

Atelier d'écriture d'Uni3 2023-2025

Recueil de textes



Au sein d'Uniz, nous avons à coeur d'encourager toutes les formes d'expression et de valoriser les talents qui s'épanouissent dans le cadre de nos activités. L'atelier d'écriture animé par Christiane Antoniades et Arlette Tonossi incarne pleinement cette mission : il est un lieu vivant de création, de réflexion et de partage, ouvert à toutes celles et ceux qui souhaitent explorer l'écriture, quels que soient leur parcours ou leur expérience.

Le présent livret est le fruit d'un travail régulier, mené tout au long de l'année avec rigueur, enthousiasme et bienveillance. Chaque texte témoigne d'un engagement personnel, d'une écoute collective et d'un plaisir assumé à jouer avec les mots. Qu'ils soient inspirés par le jardin, la mythologie, l'aventure, la frontière, le doute, l'illusion, le risque, le temps, ou encore la nourriture, ces écrits révèlent la richesse des imaginaires et la diversité des voix qui composent le groupe.

Nous nous réjouissons de pouvoir présenter ce recueil, qui illustre à la fois la vitalité de nos ateliers et la qualité des productions qui en émergent. Il est aussi une invitation à la lecture, à la découverte et, pourquoi pas, à l'écriture.

Nous remercions chaleureusement les animatrices pour leur accompagnement attentif, ainsi que tous les participants pour leur créativité et leur générosité.

Bonne lecture à toutes et à tous.

L'équipe d'Uniz

Comment fonctionne notre Atelier d'écriture ?

En début d'année académique nous choisissons les thèmes, sujets, consignes sur lequel-le-s nous allons écrire successivement.

Nous nous rencontrons tous les quinze jours. Nous écrivons chez nous, pendant ces deux semaines, sur le thème ou la consigne définis. Nous apportons, à la séance suivante, le texte que nous avons écrit et que nous distribuons pour le lire ensuite à haute voix. S'ensuivent réactions et suggestions (facultatives). C'est la personne qui a proposé le thème, ou la consigne, qui rédigera, pour la séance suivante, un commentaire de chacun des textes : bref résumé de son contenu relevant sa ou ses forces, par exemple à propos du style, du rythme, des images, du langage choisi. Cet exercice de synthèse est lu également à haute voix, au début de la séance suivante. Le principe de la confidentialité et de la bienveillance respectueuse préside à ces échanges.

Pour que tout cela puisse tenir en l'espace d'une heure trois quarts, un format est donné : nos textes se limitent à une page A4 d'environ 2500-3000 signes.

Lorsqu'un quart d'heure se dégage en fin de séance, nous nous offrons un moment d' « écriture rapide » (et ludique): cinq-huit minutes pour improviser quelques lignes sur une « proposition » donnée, et lecture finale, tout aussi essentielle.

Un résumé de séance et rappel des consignes pour la prochaine séance est envoyé par mail à l'ensemble du groupe.

* * *

Chacun des membres de l'Atelier (douze participants réguliers) a effectué la sélection de ses propres textes en vue de cette publication. Plus de 300 textes ont été rédigés entre 2023 et 2025. Les réflexions, avis et opinions exprimés dans ce livret n'engagent que leurs autrices et auteurs respectifs.

Christiane Antoniades et Arlette Tonossi

Genève, le 5 juin 2025

Sommaire

LE JARDIN

<i>J'ai descendu dans mon jardin...</i> - Denise Martin	8
<i>Le jardin botanique, un lieu de rencontres</i> - Danièle Kaufmann.....	9
<i>Je suis tombée sous le charme...</i> - Geneviève Rossiaud	11
<i>Sans titre</i> - Jannick Schwyter.....	13
<i>Sans titre</i> - Jean-Marc Meyer.....	14
<i>Le jardin secret</i> - Martine Chenou.....	16
<i>Le jardin du peintre</i> - Christiane Antoniades	17
<i>Ma vie de cornichon</i> - Martine Chenou	19
<i>Sans titre</i> - Jannick Schwyter	21
<i>Qui suis-je ?</i> - Christiane Antoniades	22
<i>Un pépin porté par le vent</i> - Geneviève Rossiaud	24

LA MYTHOLOGIE

<i>Iphigénie en thérapie</i> - Jean-Emile Denis.....	26
<i>Sacrifice - Riffi chez les Mythos</i> - Jean-Marc Meyer.....	28
<i>Antigone à Bure</i> - Jean-Marc Meyer.....	30
<i>Antigone au Palais fédéral</i> - Danièle Kaufmann.....	32
<i>Un dialogue entre Antigone et un conseiller fédéral adepte du compromis suisse</i> - René Magnenat.....	34
<i>Nettoyer les écuries d'Augias aujourd'hui</i> - Martine Chenou.....	36
<i>Héraclès et la Suisse</i> - Stéphanie Weber	37
<i>Cerbère à "x" têtes</i> - Christiane Antoniades.....	39

L'AVENTURE

<i>Une facteur aventurier</i> - René Magnenat	42
<i>"Elle, tant aimée"</i> - Christiane Antoniades.....	43
<i>À l'aventure !</i> - Geneviève Rossiaud	45
<i>Zone 10, terre d'aventure</i> - Jean-Marc Meyer.	46
<i>"L'aventure, c'est le trésor que l'on découvre à chaque matin" Jacques Brel - René Magnenat...</i>	49
<i>"L'aventure, c'est le trésor que l'on découvre à chaque matin" Jacques Brel - Denise Martin</i>	50
<i>Vraiment?</i> - Jean-Emile Denis.....	51

LA FRONTIÈRE

<i>La complainte des cœurs fermés</i> - Denise Martin	54
<i>Entre la folie et le génie la frontière est mince</i> - Jannick Schwyter.....	55
<i>Sur le fil entre folie et génie</i> - Geneviève Rossiaud.....	56
<i>La Peur et l'Audace se font face</i> - Christiane Antoniades	57

LE DOUTE

<i>Dialogue sur le doute</i> - Martine Chenou.....	60
<i>Le doute, je l'embarque ou je le laisse sur le trottoir ?</i> - Arlette Tonossi.....	61
<i>In dubio pro reo</i> - Danièle Kaufmann.....	63

L'ILLUSION

<i>La recherche d'un appartement</i> - Danièle Kaufmann.....	65
<i>Le Père Noël: pour de vrai ou pour de faux ?</i> - Geneviève Rossiaud	66
<i>Un conte de fées ?</i> - Martine Chenou	67
<i>Illusions perdues ?</i> - Arlette Tonossi	69
<i>Illusions perdues</i> - René Magnenat.....	71

LE RISQUE

<i>Des risques du mariage et de la mort</i> - Jean-Emile Denis.....	73
<i>Bien sûr, il y a des risques, mais le risque c'est ce qui épice la vie</i> - René Magnenat.....	75
<i>Oui, le risque épice la vie</i> - Denise Martin.....	76
<i>25 juillet</i> - Jean-Marc Meyer.....	77
<i>J'ai pris le risque...</i> - Arlette Tonossi.....	79
<i>J'ai pris le risque</i> - Denise Martin.....	80

ÉCRIRE UNE LETTRE

<i>Lettre d'amour et de colère d'un abominable crocodile à une divine gazelle</i> - Jean-Emile Denis	83
<i>Lettre fictive de Georges Brassens adressée à ses amours d'antan</i> - Geneviève Rossiaud.....	85
<i>Rosalind</i> - Jean-Marc Meyer.....	86
<i>Une lettre d'amour</i> - Danièle Kaufmann	88
<i>Lettre d'amour</i> - Arlette Tonossi	89
<i>À ma galerie des disparu-e-s</i> - Christiane Antoniadès.....	91
<i>Fumasse</i> - Jean-Marc Meyer.....	93
<i>Lettre de colère</i> - Arlette Tonossi.....	95
<i>Oui la vieillesse, je suis souvent en colère contre toi</i> - Denise Martin	96

LE TEMPS

<i>Petit chanson moderne: j'ai pas l'temps, j'ai pas l'temps</i> - Danièle Kaufmann.....	98
<i>"J'ai pas le temps, j'ai pas le temps" de Georges Haldas</i> - Arlette Tonossi.....	99
<i>La nostalgie porte la couleur bleue</i> - Stéphanie Weber.....	101
<i>La nostalgie, le plaisir de prendre de l'âge en évoquant surtout les bons souvenirs</i> - René Magnenat.....	102

LA NOURRITURE

<i>Beuverie au Sahara</i> - Jean-Emile Denis.....	105
<i>Les nourritures célestes</i> - Jean-Emile Denis.....	108

Le thème du jardin regroupe les consignes suivantes:

- « J'ai descendu dans mon jardin » (citation)
- Le jardin botanique, lieu de découverte
- Le jardin est une méditation à ciel ouvert, un secret révélé à qui le mérite
- Une histoire/souvenir de jardin particulièrement marquant/e
- Imagine que tu es un fruit/légume: décris ton développement/ta vie dans le jardin
- Pas plus tard qu'hier matin, j'suis descendue dans mon jardin et j'y ai trouvé mon voisin...

J'ai descendu dans mon jardin...

Le refrain de cette comptine du XIX^{ème} siècle éclate de gaieté : gentils coquelicots Mesdames, gentils coquelicots nouveaux ! Ah les coquelicots de mon enfance au bord des champs de blé à Yvonand, mon village dont je suis si fière. Dans un récent magazine illustré, n'a-t-on pas comparé les plages de sable fin de la grande Cariçaie, entre Yverdon et Yvonand, à la plage de Copacabana !

Oui, mon village, c'était à la fois les champs et les prairies, le monde agricole, et aussi les vacanciers dans les campings au bord du lac enchanteur, avec ses pins parasol, ses roselières, ses hérons, ses grèbes huppées, son port très fréquenté, les fringants voiliers, les puissants bateaux à moteur... oui le village de mon enfance, c'était tout ça !

Mes parents habitaient une ancienne ferme, éloignée du lac des touristes. Ils étaient pauvres. Pour nourrir les poules, mon frère jumeau et moi allions glaner les épis de blé abandonnés par la moissonneuse-batteuse. Les coquelicots étaient au rendez-vous, rouges de fierté, dressés au bord du pré, offrant leurs frêles pétales et leur cœur tout noir. Ils me fascinaient et je ne pouvais m'empêcher de les cueillir, d'en faire un petit bouquet que j'apportais à maman. Et elle me disait à chaque fois : « Ces pauvres coquelicots seront fanés ce soir ». Mais je cueillais aussi des marguerites, sa fleur préférée, et j'ajoutais des graminées. Les coquelicots dodelinaient de la tête au milieu des marguerites droites comme un i, et les graminées tapissaient le bord du vase. Gentils, gentils coquelicots. Monet vous aimait et vous avez illuminé ses toiles. Coquelicots nouveaux, oui, si beaux, si fragiles sur votre tige de velours.

J'ai descendu dans mon jardin... et dans mes souvenirs. Les champs de blé de mon enfance ont nourri mes rêveries, les jardins de mon père aussi. Il en avait trois qu'il bichonnait, choyait. Il y passait le quart de son temps, tôt le matin, tard le soir. Quand je revenais de l'école, je prenais une couverture et j'allais m'allonger à l'ombre des framboisiers. Je cueillais, pour mon goûter, les framboises mauve tendre et les groseilles ensoleillées. Puis couchée à plat ventre, je les picorais une à une, et je lisais, lisais.

Aujourd'hui, les jardins de mon père, les coquelicots des champs de blé, la lecture au pied des framboisiers, ces joies du temps passé se mêlent à la comptine, bercent mon cœur d'octogénaire et m'enchangent à nouveau. Oui j'ai descendu dans mon jardin... en chantonant !

Denise Martin, septembre 2023

Le jardin botanique, un lieu de rencontres

Mon ami,

Je suis retournée au Jardin botanique, mardi dernier. Cette année, l'automne est anormalement chaud et ensoleillé, ce qui m'amenait à supposer qu'il y avait encore quelques fleurs dans les rocailles et les massifs. Mais l'horloge biologique a fonctionné et des fleurs, dans les rocailles, il n'y en avait plus beaucoup. J'ai toutefois pu admirer une profusion de fougères ; des cyclamens d'un rose délicat se déployaient dans le désordre, hors des plates-bandes, au pied des grands arbres, au bord des rochers.

Des fleurs que nous avions admirées au printemps, il ne restait que le feuillage. Et sur la rocaille consacrée aux nombreuses espèces de saxifrages, j'ai vu deux écriteaux rouges signalant que des plants rares ont été volés !

M'étant avancée sur une pelouse pour photographier un parterre de cyclamens, j'ai surpris une sortie de psalliotés aux chapeaux un peu fatigués et j'ai croisé un écureuil roux très occupé à faire des provisions.

J'ai revu le coin des légumes oubliés où nous avons fait quelques plaisanteries, j'ai salué le romarin et les plantes aromatiques. Puis attirée par des points rouges, je me suis plantée devant un arbre rond, pas très grand, au feuillage vert sombre et parsemé de baies rouges d'un joli effet. J'ai découvert avec surprise qu'il s'agissait d'un aubépinier. Pour moi, et c'est la faute à Proust, les aubépines sont toujours des fleurs blanches !

Un peu émue, j'ai porté mes pas vers une prairie où fleurissaient quelques derniers cosmos, non loin d'un arbre à larges feuilles et à fruits rouges d'une forme étrange, oblongue, un peu comme des pives, en quoi j'ai reconnu le magnolia que nous avons admiré en fleurs !

J'ai cherché le jardin japonais où nous nous étions longuement arrêtés. Je l'ai retrouvé, strié de nouvelles vagues de sable mais je n'ai pas pu m'asseoir. Tous les sièges disponibles étaient occupés par des visiteurs en méditation. J'ai voulu me réfugier à la buvette, mais elle était fermée, remplacée par un Food Truck !

Sur le chemin qui me conduisait à la sortie, j'ai croisé des physalis aux tiges fatiguées et à la tête trop lourde, qui ajoutaient pourtant une touche de gaieté orange.

Je me suis arrêtée devant cet amas de branches artistiquement groupées en une coulée inexorable au pied d'un chêne fourchu, que nous avons contemplé avec étonnement. T'en souviens-tu ?

Cette visite, je l'ai faite seule, mais accompagnée de ton souvenir. Tout avait changé dans la floraison et tout était pourtant immuable. Les chemins, les rocailles, les aménagements sont toujours là.

M'accompagneras-tu, au printemps prochain, pour voir le magnolia ou l'aubépine en fleurs ?

Danièle Kaufmann, le 17 octobre 2023

Je suis tombée sous le charme...

Le jardin botanique nous invite à la découverte d'une riche collection de plantes et d'arbres.

Je suis tombée sous le charme d'une allée bordée de majestueux platanes. Le plus haut de ces colosses tricentenaires culmine à 37 mètres avec une belle envergure. Le platane est un arbre imposant. Tout en lui est solide, large, puissant.

Il se démarque par son tronc volumineux et ses fortes branches principales. Son écorce atypique à l'aspect « peau de serpent » grisâtre s'exfolie en fines plaques beiges ou verdâtres comme des écailles.

Ainsi le platane reconstruit sa peau au fur et à mesure qu'il la perd.

Ses grandes feuilles, en forme de main, sont larges et coriaces ; elles ressemblent à celles de l'érable. Elles sont très reconnaissables avec une texture rugueuse et les bords dentelés.

Dans « Le temps des amours » Marcel Pagnol écrit :

« La preuve que Dieu est ami des joueurs de boules, c'est que les feuilles des platanes sont proportionnées à la force du soleil ».

Le platane entre dans sa période de floraison en mai. Cette discrète floraison laisse place à des fruits (akènes) qui ressemblent à de petites balles hérissées de poils. Je me souviens , quand j'étais enfant, qu'on faisait des batailles avec ces fruits piquants.

Le platane offre une ombre rafraîchissante en été avec son feuillage dense. D'ailleurs, les adeptes de Bacchus prétendent que boire à l'ombre du platane préserve de toute ivresse grâce à la fraîcheur de ses feuilles.

Quand l'automne s'installe au jardin c'est un festival de couleurs chatoyantes.

Les feuilles des platanes changent de couleur et couvrent le sol d'un tapis doré. L'hiver est la période privilégiée pour la « taille ». Elle permet de contrôler la croissance de l'arbre, d'éliminer les branches mortes ou malades.

Le platane résiste bien à l'environnement urbain. Il supporte la pollution, le gel. Cependant il reste fragile à l'attaque du « chancre coloré », champignon mortel qui se transmet par contact des racines.

Avec sa robustesse légendaire, ce témoin muet de l'Histoire a vu et entendu les secrets des Humains.

Le platane était très en lien avec Gaïa, la déesse de la Terre et avec Tanit, la déesse de la fertilité. Selon la légende, il aurait prêté son bois à la construction du Cheval de Troie. Napoléon avait la passion de cet arbre qui offrait de l'ombre à ses soldats quand ils marchaient le long des routes.

Des artistes ont été inspirés par les platanes. Van Gogh a peint les grands platanes de Saint-Rémy, Gaudi s'en est inspiré dans la construction des piliers de la Sagrada Familia à Barcelone.

Le platane fait partie de notre paysage. On l'a toujours connu, dans les préaux d'école, au bord des routes. Mais c'est dans les jardins botaniques qu'il est le plus beau, le plus épanoui.

Rabindranath Tagore, écrivain et philosophe indien a écrit une pensée qui rend hommage à notre majesté l'arbre.

« L'arbre est le lien entre les mondes souterrain et céleste. Arbres, éternels efforts de la Terre pour parler au ciel qui l'écoute. »

Geneviève Rossiaud, octobre 2023

Nous avons tous un jardin secret constitué de nos rêves les plus fous, nos blessures nos espoirs, une petite bulle qui nous est propre où l'on garde nos émotions, nos pensées, nos rêves, nos fantasmes, notre passé.

Se promener dans un jardin s'asseoir sur un banc se laisser imprégner de la beauté du site et le contempler peut alors nous permettre de nous évader sans que nous en ayons conscience dans les dédales de notre jardin secret et notre esprit vagabonde ainsi au fil de nos souvenirs.

Contempler un massif de fleurs, par exemple un massif d'hortensias pour moi peut évoquer subitement la splendeur de celui d'une amie qui cultivait avec amour ces fleurs. D'origine italienne, du Piémont, elle avait gardé le souvenir de prairies florissantes teintées de rose s'effilochant sur les collines en bordure du lac d'Orta, et dès que je pénétrais chez elle j'étais accueilli par une resplendissante allée d'hortensias, une merveille surtout que chez nous ces fleurs ne sont pas bien venues dans nos jardins, fleurs de cimetière a-t-on coutume de dire. Pour elle ces fleurs reflètent son secret, son clin d'œil à son pays.

Méditer ainsi la tête dans les nuages au jardin, peut aussi être à l'origine de décisions subites qui vont changer le cours de notre vie en réalisant soudain en contemplation de ces beautés que la nature nous offre, que la vie est courte et qu'il faut en profiter.

Mais tout n'est pas bon à prendre dans notre méditation rêveuse, certains épisodes de notre vie peuvent se révéler toxiques si l'on s'y plonge et il convient de pouvoir les gérer.

Un ami récemment m'a donné une clé pour ne pas se perdre dans ces ressassements quelquefois pénibles de notre jardin secret : imaginer notre mémoire comme un meuble, une commode à tiroirs que l'on peut à souhait ouvrir ou fermer à notre guise, cette idée me convient parfaitement.

Jannick Schwyter, octobre 2023

Ma femme avait hérité du Moulin de son grand-oncle Gustave il y a plus de quarante ans. Le domaine lui-même, dont la famille du grand-oncle Gustave était propriétaire depuis la fin de la République Helvétique, avait été légué à son petit-fils, qui en assure encore la conduite, mais la maison du moulin, toute proche de la Venoge, avait été donnée à ma femme. Nous avons pris l'habitude d'y venir les week-ends, et quelques aménagements en avaient fait une demeure simple mais avec un minimum de confort. La grande roue du moulin était bloquée depuis au moins 60 ans, quand il était apparu qu'il était plus simple de porter le grain aux nouveaux grands moulins plutôt que d'avoir sa propre meunerie. C'est la partie de la maison que nous avons laissée en l'état, peu soucieux de remettre en route une fonction qui n'avait plus aucune raison d'être. La maison du meunier s'ouvre à l'ouest, sur une petite cour où se dresse fièrement un tilleul qui donne une belle ombre. Une grande table avait été installée et c'est là que nous pouvons recevoir famille et amis. Un grand banc fait face à la longue bande herbeuse qui s'étend de la maison vers la petite forêt, le long du bief qui avait alimenté la roue du moulin. J'ai aimé m'asseoir sur ce banc pendant de très longues minutes, le regard perdu vers la lisière du petit bois où elle va buter. La pierre cadastrale qui marque le coin le plus occidental de la propriété se trouve à une bonne centaine de mètres à l'intérieur de la forêt. Pendant au moins deux ans je pensais à la façon dont je pourrais transformer cette lisière informe en un tout petit jardin d'une grande perfection. Mes premières actions ont été de planter des piquets blancs pour délimiter très exactement les limites de mon jardin rêvé. J'avais réussi à intégrer la faible pente et la proximité du bief, qui pourrait me fournir l'animation que son eau allait donner à mon projet.

J'ai analysé longuement la qualité des arbres et arbustes présents dans le périmètre, afin de déterminer ceux qui devaient absolument être conservés, et ceux qui devraient disparaître. J'ai opté pour un vigoureux massif de noisetiers en lisière du petit bois, et pour un jeune hêtre au tronc lisse et aux branches se développant en bouquet à quelque 180 cm du sol, hêtre que l'on appelle ici fayard. Sa position en arrière du bouquet de noisetiers donne une bonne impression de profondeur dans le futur jardin. – Ce projet se développe extrêmement lentement, avec de longues périodes de réflexion entre chaque action. Assis dans la cour, face au terrain, je rêve de ce que pourrait devenir cet espace en lisière de la petite forêt. Je suis totalement novice dans la création de jardins, inexpérimenté, toujours à la recherche d'idées dans des livres empruntés aux bibliothèques municipales, et plus récemment sur internet. Je fais des croquis pour matérialiser mes idées du moment, je construis sur le papier et dans ma tête ce qui doit devenir un ensemble vivant, complexe, fleuri, aux floraisons variant au gré des saisons, avec de grosses masses de couleur s'étalant depuis les bordures d'une pelouse rase.

Et bien sûr une petite pièce d'eau avec des nénuphars...

Avec des outils trouvés dans le moulin et un motoculteur emprunté au domaine, j'ai débroussaillé entre mes piquets et façonné deux terrasses parallèles au bief. C'était il y a cinq ans. Depuis, les pelouses sont rases et bien fournies. Un petit plan d'eau a été creusé, avec un fond étanche et une alimentation depuis le bief. J'y ai planté des nénuphars qui commencent à étaler leurs feuilles et donnent quelques fleurs. Année après année, je complète les bordures avec des massifs et des boules de végétation aux couleurs bien différenciées...

Mon jardin anglais naît très lentement. Je passe plus de temps à le contempler qu'à le développer. Il occupe mes pensées, je le vois dans ma tête grandir et s'étoffer. J'y ai installé un large banc au dossier droit, en bois. C'est mon nouveau point d'arrêt, j'y passe des heures, l'esprit en flottement, avec l'image de ce que donnera ma dernière acquisition de bruyères et de chèvrefeuille.

(Ce lieu complètement imaginaire a même des coordonnées géographiques: 2'531'054.4,1'166'495.0)

Jean-Marc Meyer, le 20 octobre 2023

Le jardin secret

Cette consigne m'évoque immédiatement, sans réfléchir, un livre avec une reliure cartonnée, vert avec des petites étoiles jaunes, un livre qui sent le vieux papier et promet plein de délices, dans la petite armoire en bois foncé qui ferme mal et qui contient les livres d'enfants de ma mère : « Le jardin secret ». Je n'en ai que peu de souvenirs, pourtant je l'ai lu et relu. Me reste le sentiment merveilleux de la découverte d'un jardin caché de tous et surtout des adultes, fermé par une porte dont on retrouve miraculeusement la clé, un jardin en fouillis, sauvage, beau qui a nourri mon imagination, même mon appréhension du monde – à l'époque – comme d'autres livres découverts dans cette armoire, tels « Les locataires de la maison jaune » ou le plus connu « Les quatre filles du docteur March ».

Grâce à Internet, je retrouve l'auteure du Jardin secret, Frances Hodgson Burnett, une Anglaise qui vécut de 1849 à 1924 en Angleterre, puis aux États-Unis et qui a également écrit « Le petit Lord Fauntleroy ». Deux histoires d'enfants pauvres envoyés chez un riche parent indifférent à leur sort et peu aimant. Des enfants solitaires.

Conduite par un rouge-gorge, l'héroïne découvre dans ce jardin le réconfort de la beauté de la nature et l'amitié d'un ou de deux jeunes garçons dont l'un en tout cas est de santé fragile. C'est pourquoi ce livre est, aujourd'hui encore, recommandé par l'Éducation nationale.

Mais la trace indélébile que j'ai gardée de ce livre, c'est de chercher ce qui se cache derrière les murs, de les escalader, si je ne trouve pas la clé – quand je le peux encore... – pour m'émerveiller à mon tour d'un jardin plus ou moins sauvage, d'une cour dérobée aux regards, d'une grille rouillée qui s'ouvre sur un vieux verger abandonné. Je ne le savais plus, mais c'est grâce à Frances Hodgson Burnett que j'entraîne mes petits-enfants à la recherche des petits paradis qu'on trouve dans nos villes et nos villages, que je savoure, assise dans l'herbe chaude au pied d'un mur, l'odeur de la terre, le bourdonnement des insectes, le chant d'un martinet, très haut dans le ciel, la caresse du soleil qui se couche.

Martine Chenou, le 14 novembre 2023

Le jardin du peintre

Il fait chaud. Tout est calme. En ce début d'après-midi le jardin semble s'étirer dans une sieste alanguie, à l'ombre d'une tonnelle sous la vigne épaisse, déjà lourde de grappes... des abeilles butinent dans le pré parmi les fleurs de toutes les couleurs, un merle chante dans les branches du grand tilleul.

Le peintre arrive depuis la cuisine et pose sur la table le plateau du café et des gourmandises. Nous nous rencontrons ici tous les quinze jours depuis que l'été s'est installé, pour écouter ce qui émane de ce jardin, pour capter cette mystérieuse énergie, qui vibre dans l'herbe haute, qui parfume les buissons et grimpe aux arbres pour réveiller les oiseaux. «Ce jardin est toute ma vie...», dit le peintre et il laisse la phrase en suspens. Je m'installe dans ce silence, habité seulement par le léger souffle du vent. Dans quelques semaines cet espace vert et l'ancienne demeure familiale seront détruits : la politique de « densification du quartier » est passée par là. La maison, elle, est muette. Ses fenêtres sont comme des yeux grands ouverts, qui regardent sans comprendre.

Dans le tilleul le merle lance son appel. Le peintre lui répond, en sifflotant si bien que lorsqu'il s'arrête le merle prend le relais... et ainsi de suite : un dialogue musical s'engage, unique et surprenant. L'artiste sourit. Le merle s'envole dans le framboisier et y reprend son gazouillis.

Le peintre m'a confié la mission d'écrire une histoire, inspirée des dizaines de peintures empilées dans son atelier : nous en parlons donc ici régulièrement ; il me donne des idées ; je suis libre de les développer. Au fur et à mesure de nos rencontres, je réalise que l'histoire en train de s'écrire suggère la possibilité d'une « migration » de ce coin de verdure, voué à la destruction, vers un possible « ailleurs » de résurgence, de résurrection... et pourquoi pas par les voies souterraines des rhizomes, en fuite devant les bulldozers ? Peut-on accepter de mourir en surface pour pouvoir ressusciter dans les profondeurs ?

En bordure du jardin, au-delà d'une palissade grise, monte inexorablement un terrier de gravats qui masque déjà la vue qu'on avait sur la campagne il y a peu de temps encore... la menace n'est plus virtuelle : elle surplombe ce lieu du haut des huit étages de l'immeuble qui est sorti de terre en quelques semaines, juste à côté. Le peintre ne le regarde pas. Il n'a d'yeux que pour le coquelicot qui s'est épanoui ce matin dans le potager parmi les tiges du romarin... « Tu l'as vu ? il est magnifique... c'est la première fois que ça arrive... ». Les rosiers embaument : leur parfum nous rejoint sous la tonnelle.

Comment ce jardin va-t-il « survivre » ? Pourrait-il se sauver par le sous-sol ? On entre de plain pied dans une fable, un conte fantastique, où les oiseaux, les arbres, les fleurs, les racines et les souvenirs s'entremêlent pour faire alliance

et inventer ensemble quelque chose d'autre, une nouvelle source incontournable de création.

Ce jardin et son arbre sont désormais un souvenir, mais j'en parle au présent, volontairement, pour qu'ils vivent encore, dans le monde imaginaire et immortel où notre fable a fini par l'emmener.

Le peintre est maintenant assis sur un balcon et regarde aussi loin que possible la ligne de l'horizon : un point précis semble l'accaparer. Le merle chanteur pourra-t-il repérer cet endroit et venir renouer le dialogue des mélodies interrompues sous le grand tilleul ? Pendant que je poursuis ce rêve, le peintre se lève, s'appuie sur la balustrade et siffle le rappel...

Christiane Antoniadès, le 14 novembre 2023

Ma vie de cornichon

La chronique familiale (légende ? réalité ?) raconte qu'à l'origine de notre naissance il y eût un jardinier un peu foutraque qui avait mélangé dans un seul sachet toutes sortes de cucurbitacées. Ce qui est certain en tout cas, c'est qu'à peine mises en terre les cinq graines nécessaires à ma croissance, dans un trou un peu profond, fumé au fond, puis recouvert de terreau, j'ai senti que je produirai au moins six grosses courges, de couleur orange ou jaune, en m'étalant sans complexe dans tout le jardin. Tel était mon destin, je le savais. Deux semaines plus tard, je sortais mes premières feuilles palmées, d'un vert tendre. Autour de moi, d'autres feuilles palmées, d'un vert tendre, se montraient également. Nous nous sommes regardées en coin, avant de nous détourner autant que nous le permettaient nos racines. Quel avenir nous était promis ? Qui d'entre nous serait la plus belle, la plus goûteuse ?

Les jours s'allongent, les semaines se succèdent et voilà que je fleuris. Une magnifique fleur jaune qui me remplit de fierté, puis deux, puis trois, puis quatre. D'un beau jaune, mais pas grandes. Bah, small is beautiful ! Ma voisine de gauche développe ses feuilles, sans fleurir. Celle de droite allonge ses tiges dans tous les sens, mais sans grâce.

Mes fleurs tombent, un renflement les remplace, je me réjouis de voir ce qui va advenir. Chez ma voisine de gauche, une grosse fleur jaune vient de sortir, une autre se prépare. A droite des petites feuilles par-ci par-là sur les tiges. Bizarre.

Passent les jours, le soleil, les pluies et les rosées, mes renflements s'allongent légèrement, leur peau est rugueuse et gratte le doigt de la fillette qui vient nous voir tous les jours au jardin. A côté, à gauche, les belles et grosses fleurs jaunes se sont transformées en jolis cylindres d'un vert profond qui grandissent, grossissent, s'épanouissent. A droite, huit petites boules jaunes sur les tiges qui empiètent sur mon territoire. Et elles aussi grossissent et s'épanouissent. Au secours, mes pauvres petits fruits n'arriveront pas à survivre !

A défaut d'être élégants, mes fruits sont résistants et se multiplient ; chaque jour une nouvelle fleur, puis un nouveau petit croissant vert, râpeux que la fillette cueille religieusement, avec des cris de joie qui me font du bien. Nous allons les mettre au vinaigre, lui dit sa mère, tu verras comme c'est bon avec la raclette. A gauche, les courgettes font les fières, à droite les courges se pavant, mais la fillette les dédaigne. C'est sa mère qui vient détacher les courgettes arrivées à maturité. Sans cris de joie. Quant aux courges, elles doivent rester sur place presque jusqu'aux gelées et finir en soupe insipide. C'est du moins ce que me chuchote la fillette, quand sa mère a le dos tourné.

Mais le bain de vinaigre, me direz-vous, c'est une expérience douloureuse, non? Et bien non. Nous nous sommes bien entendus, le vinaigre et mes fruits. Avec une baie de genièvre, un grain de poivre et des brins de romarin, nous étions comme des poissons dans l'eau. Finalement, c'est une belle vie, la vie de cornichon.

Martine Chenou, le 28 novembre 2023

Petite noisette suspendue avec mes sœurs sur la branche de mon arbre je surplombe le jardin potager. Une position dominante dont je ne suis pas peu fière. En effet le noisetier qui me porte forme avec ses branchages une agréable introduction au jardin potager de la maison. Au printemps mon arbre se couvre de longs filaments jaunes gorgés de pollen qui répandus largement sur mon petit bourgeon rouge vont me permettre de grandir, et d'offrir de magnifiques fruits à croquer en automne. Ils feront le bonheur de Foxy l'écureuil qui avec ses amis sautant de branche en branche se régaleront à qui mieux mieux sans retenue ils gaspillent même ces fruits en les rejetant au sol à peine entamés. Par contre précautionneux, ils en feront des réserves pour l'hiver si bien cachées, qu'ils en oublieront même quelquefois le lieu. Je ne fais pas que la joie des écureuils depuis des millénaires je suis appréciée par les humains non seulement on me grignote mais on m'associe à toutes sortes de mets, tels que chocolat, biscuits, pâtisseries dont je suis une de leurs bases. A signaler aussi les sourciers qui se servaient des branches de mon arbre pour trouver de l'eau, avec succès dit-on.

Petite noisette je suis et fière de l'être car je suis précieuse aux humains et cela depuis des millénaires, et je me gausse de prétendre que peu de végétaux peuvent m'égaler dans mon jardin.

Jannick Schwyter, novembre 2023

Qui suis-je ?

Je me suis débattue longtemps dans cet emballage qui me tenait lieu de carapace. J'étais dans le noir et me sentais prisonnière de je ne sais quoi. Je voulais sortir. C'était impossible. Quelque chose de dur et de raide m'enveloppait toute entière, me coinçait aux entournures : une sorte de camisole de force... Il faisait de plus en plus chaud : cette chaleur montante me faisait prendre de la force et du volume. Quelque chose changeait : par exemple quand le vent soufflait j'avais une sensation de balancement... j'étais donc prisonnière de quelque chose, mais suspendue à quelque chose d'autre...

Un jour j'ai réussi enfin à entre-ouvrir une paupière, le long d'une ligne très fine qui m'a permis de voir la lumière... et la couleur verte des feuilles. Des voix se faisaient entendre :

« Oh, regarde, c'est un marron, tout enfermé encore dans son enveloppe » ...

« Non, non, c'est une châtaigne... c'est vrai que les deux se ressemblent ; fait attention, ça piques ! ». J'écoutais et j'apprenais que mon enveloppe était une cupule verte hérissée de piquants... voilà pourquoi j'avais pu grandir en toute tranquillité pendant tout l'été : aucun oiseau ne se serait jamais aventuré dans mes picots, ni un écureuil...

Seul le choc de ma prochaine chute pourra casser ma cuirasse... malgré cela je reste si difficile à ouvrir et à défaire qu'on m'a reproduite en massepain, bien coloré, mais sans aucun rapport avec mes couleurs à moi, brillantes et franchement impossibles à imiter. Sauf peut-être par un artiste en peintures sur soie... J'y repense : j'aurais donc une sorte de sosie ou un cousin proche qui me ressemble et qui s'appelle « marron » ?

Maintenant, tout le monde veut me manger, bouillie, rôtie, réduite en purée, en vermicelles, en sorbet, ou confite dans du sucre glace... j'en aurais bien étouffé quelques-uns de ces gloutons gourmands (je blague, bien sûr !)... mais évidemment aucun d'entre eux ne s'est jamais avisé de m'avaler toute ronde... on me savoure, les yeux fermés, avant de m'avaler...

De toute façon je ne souffre pas que vous me mangiez... au moment où le soleil s'est refroidi, je me suis endormie dans ma cupule à picots et je suis partie en laissant derrière moi tous mes oripeaux qui attirent votre regard et titillent vos papilles... je ne suis plus là : je suis retournée dans la sève de mon arbre, j'y vagabonde, j'y rêve et j'y cherche une petite niche pour y passer l'hiver en dormant paisiblement, en attendant le prochain printemps.

Entretemps, j'ai pu faire ma petite enquête. Mon cousin le « marron », lui, n'a rien à craindre : personne ne le mange. Il est « toxique », paraît-il, pour les humains, mais on le transforme en médicament pour... les chevaux !!!

On le retrouve tout de même au fond de quelques poches, de vestes ou de manteaux : une main vient tâter gentiment, de temps à autre, sa pelure lisse ; il paraît qu'il est un talisman contre la grippe et les rhumes de saison... y croire ne fait de mal à personne... bonne cueillette !

Christiane Antoniades, le 28 novembre 2023

Un pépin porté par le vent

Un pépin porté par le vent s'est égaré ...
Il s'est planté là dans la terre d'un jardin.
Avec le soleil et de l'eau, la graine a poussé, a germé et une minuscule pousse est apparue. Un petit pommier vient de naître.
L'arbre grandit et au printemps, des bourgeons pointent leur nez.
C'est le temps de la floraison ; les feuilles et les fleurs s'épanouissent. Grâce aux abeilles les fleurs se transforment en fruits.
Je suis l'un de ces fruits : une belle pomme aux joues rondes et rouges. Pendue au bout d'une branche j'attends qu'une main me cueille. Certaines de mes voisines tombent toutes seules.
J'espère être cueillie avant de me retrouver au sol et finir ma vie écrasée, pourrie. Quel funeste destin !
Je rêve qu'une main douce et délicate me prenne et m'emmène dans son panier.
Comment finirais-je ma vie ? Sur une tarte, en jus toute broyée, en pomme râpée pour un bébé, en pomme séchée, en pomme d'amour à la fête foraine ou finir croquée toute crue.
Je pense souvent aux pommes d'antan :
La pomme destinée à Blanche-Neige qui avait du poison dans ses entrailles.
La pomme de Guillaume Tell coupée en deux sur la tête de son fils. La pomme du jardin d'Eden : le fruit défendu.
C'est une pomme d'or qui a déclenché la guerre de Troie.
J'aimerais être une pomme célèbre comme la pomme d'Isaac Newton qui l'a aidé à trouver la théorie de la gravitation universelle.
Nous les pommes, nous symbolisons l'Amour, la fertilité, la beauté, la tentation et le péché.
On nous emploie dans des expressions :
C'est une bonne pomme en parlant d'une personne serviable, naïve. C'est pour ma pomme signifie c'est pour moi.
Chanter la pomme veut dire conter fleurette.
Si des mains bienveillantes prennent soin de moi, je souhaiterais allonger mon espérance de vie et passer le reste de mon existence dans un endroit bien frais et au sec dans le bac à fruits d'un frigo.

Geneviève Rossiaud, le 23 novembre 2023

Le thème de la mythologie regroupe les consignes suivantes:

- Transposer le mythe d'Iphigénie dans une œuvre moderne
- Imaginer un dialogue entre Antigone et un de nos Conseillers Fédéraux
- Transposer dans le monde actuel l'un des douze travaux d'Héraclès

Iphigénie en thérapie*, ébauche de scénario pour une série télévisée.

Il sera évident pour tous que la pauvre Iphi a bien besoin d'une thérapie. Pour rappel, son père la troque contre du vent, c'est quand même pas rien, sa mère fait tuer son père par son petit ami, sa mère elle-même est assassinée par son frère. Le frère est pris en grippe par les dieux qui lui mettent la folie en tête et le vouent à la schizophrénie, au délire bipolaire et à la paranoïa. Après les traumatismes causés par cette vie familiale pour le moins tumultueuse, Iphigénie décide d'entreprendre une thérapie auprès de Frodos, psychanalyste champion de la thérapie coup de poing dont le cabinet est situé à Mykonos, une station balnéaire dans le vent. Le nom du fameux psychiatre a été adapté ainsi que celui du site, à l'origine Mycènes, pour rendre la série moins intello et toucher une plus large audience, les impératifs de rentabilité ayant été rappelés avec véhémence par le producteur. Les noms des protagonistes ont tous été simplifiés pour faire nouvel âge et plaire aux téléspectateurs, en particulier ceux de la GenZ. Iphigénie devient Iphi, son père Agamemnon, Agam, sa mère Clytemnestre, Clytem, son frère Oreste, O'Rest.

Le décor de la série est toujours le même. Une pièce haute de plafond, une lumière crue provenant de nulle part, un divan noir, étroit, inconfortable dont l'oreiller est souillé par des taches de larmes. Fauteuil de Frodos imposant, en simili marbre, de style grec ancien, orné de bas-reliefs. Etrange, l'un des murs est couvert de haut en bas d'un rideau de velours rouge à larges plis dont on ignore la fonction en début de série. Contre un mur une vitrine en verre surchargée de statuettes antiques, une manie de Frodos. Dans un coin, un punching-ball rouge lui aussi.

Saison 1 - Iphi à Mykonos, la rédemption

Six épisodes. Dans le premier, Iphi passe à table. Frodos l'amène adroitement à faire une sorte d'état des lieux. Les trois prochains épisodes sont consacrés à l'audition d'Agam, de Clytem et d'O'Rest. Le cinquième est à nouveau consacré à Iphi. Elle était cachée derrière le rideau rouge et elle a tout entendu des dépositions lors des trois séances précédentes. Le génie de Frodos transparait, à la fois soignant de l'âme, juge et redresseur de torts. Il travaille Iphi et parvient à lui faire réaliser qu'elle n'a rien à se reprocher. Lors du sixième et dernier épisode, tous les membres de la famille sont réunis. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre, en pleurs et réconciliés, enfin conscients grâce à Frodos d'avoir été manipulés par les dieux. Apothéose de Frodos. Fond sonore: pour Iphi, des passages en douceur de La mer de Debussy; pour les autres personnages, des extraits du Boléro de Ravel, martelés.

Saison 2 - Iphi à L'Olympia, le crépuscule des dieux

L'action se passe à Olympe, la résidence des dieux que l'on a rebaptisée

L'Olympia parce que tout le monde connaît et que c'est meilleur pour la cote d'écoute. Les dieux vont passer devant un véritable tribunal présidé par Iphi, secondée par Frodos. La liste des dieux devant comparaître n'est pas encore arrêtée mais y figureront à coup sûr Zeus et Athéna. Ils sont quatorze, à raison d'un dieu par épisode; la série pourrait être très rentable. Le dernier épisode de la saison 2 est consacré à la confrontation des dieux et des humains. Explosif. C'est Iphi qui mène le bal, coachée discrètement par Frodos. Mais les dieux sont fatigués et décident qu'à l'avenir ils n'interviendront plus dans les affaires des humains. Ils trouvent cela tuant à la longue alors qu'ils pourraient peinar-dement jouer au golf à mille trous dans les cirrus. Les humains réalisent qu'ils s'en sortiront tout aussi bien sans l'interférence des dieux. Finalement, tous sont très contents, les dieux d'être débarrassés des humains et les humains des dieux. Les dieux font enfin un bon geste, ils sortent quelques amphores de retsina millésimé. Tous reconnaissent les vertus de la méthode thérapeutique de choc de Frodos et trinquent dans la joie, les humains encore et toujours dans l'illusion d'un avenir radieux. Fond sonore: immanquable, le Crépuscule des dieux de Wagner à chaque épisode et en plus, à la fin du dernier, l'Hymne à la joie de Beethoven que le public connaît bien car c'est le tube de l'Union européenne qui s'en sert en toute occasion.

* Inspiré de la série télévisée "En thérapie" de Toledano, Nakcache et Gonzalès, Arte 2021.

Jean-Emile Denis, mars 2024

Sacrifice – Riffi chez les mythos

Une mini-série télévisée en 4 épisodes

Episode 1 – L'enlèvement

Memnon et Ernestine Beauchamp possèdent une société fiduciaire à Martigny, avec un petit nombre de clients, mais des gros pour qui ils peaufinent les optimisations, voire les évasions fiscales. Tolyas, leur jeune associé, s'occupe de la comptabilité mais surtout c'est un hacker de première force qui leur a permis de bien comprendre les affaires de leurs clients. En dehors du travail, Memnon et Ernestine animent une bande de motards, les Liberty Boys, qui les connaissent sous le nom de Gaga et Tit'Emnestre. Ce jour-là, après leur travail, les Beauchamp font leur petite virée habituelle à moto, mais sur une route discrète et peu fréquentée, près des Follatères, ils tombent dans une embuscade et se font enlever par une bande rivale, les Hell's Riders, les Cavaliers de l'Enfer, de vrais mauvais qui les séquestrent dans une grange isolée dans la montagne.

Episode 2 – Sacrifice

Les Hell's Riders sont conduits par un super teigneux, Hadesso, toujours accompagné de ses « chiens de garde », des brutes avec une tête de chien tatouée sur la main. Ils se sont spécialisés dans le trafic de drogue et dans les virées sur leurs Harley Davidson qui se terminent souvent par des bagarres à la sortie des bistrots. La moto de Gaga, une énorme Triumph Rocket III de 2.3 l de cylindrée, est équipée à l'avant et à l'arrière de deux caméras très discrètes qui filment en permanence et retransmettent au bureau de la fiduciaire. Tolyas les suit ainsi toujours lorsqu'ils sont en virée, car il y a déjà eu des menaces. En outre, Gaga porte des bottes de moto avec un bouton pression tout aussi discret, relié lui aussi au bureau : une pression indique un danger, deux pressions une alerte sérieuse. Aujourd'hui Gaga a eu le temps de presser deux fois. Hadesso exige de son prisonnier qu'il lui remette sa fille Jenny, âgée de 19 ans, qui fait ses études dans un institut privé de la Riviera vaudoise. Elle doit devenir la bonne fée des Hell's Riders, pour leur faire la cuisine, nettoyer les motos et le reste. Gaga ne sera libéré qu'après que Jenny aura intégré les rangs des Hell's Riders. Gaga ne peut s'y résoudre.

Episode 3 – Remise en perspective

Dès le premier signal de Gaga, Tolyas s'est enfermé dans la salle sécurisée au sous-sol et a rameuté toute la meute des Liberty Boys, qui maintenant forment une barrière de sécurité autour du bureau de la société. Tolyas s'est adressé aussi au chaman Chaskal, qui est une sorte de coach moral pour les Beauchamp. Il lui a expliqué la situation et attend son avis. Chaskal, bien au

courant des affaires des Beauchamp et des talents de hacker de Tolyas, lui recommande de pénétrer dans le réseau informatique des Hell's Riders et de chercher comment bloquer les flux d'argent que génère leur trafic de drogue. Une autre voie d'attaque est la publication dans une application publique comme Twitter des conversations cryptées des Hell's Riders. Enfin, un blocage complet de leur site informatique avec annonce de déblocage seulement contre la libération des Beauchamp et l'abandon des prétentions des bikers sur leur fille Jenny. L'effet est immédiat : les Hell's Riders qui avaient commencé à rôder autour du siège de la société renoncent, Hadesso leur ayant demandé de faire profil bas, et le rideau de protection constitué par les Liberty Boys contribuant à l'effet de dissuasion.

Episode 4 – La longue nuit s'achève

Hadesso s'adresse à son prisonnier en essayant de conserver un ton menaçant, mais le coeur n'y est plus : il se rend bien compte de la menace sur son organisation que représente l'action initiale de Tolyas. Rien n'est perdu, rien n'a été volé, les conversations entre les membres de l'organisation sur leur réseau crypté (et décrypté par Tolyas) ont cessé, toute cette belle machine criminelle est à l'arrêt. Gaga, qui ignore les actions de son associé, est troublé par le changement de ton de son ravisseur mais reprend espoir en une libération rapide. Un soir, le petit camion qui avait servi à l'enlèvement revient avec les motos, les portes de la grange s'ouvrent, Gaga et Tit'Emnestre entrent la liberté avec une certaine incrédulité, mais ne perdent pas leur temps, enfourchent leurs motos et redescendent dans la vallée avant de regagner leur domicile à Martigny. Ils sont salués à leur arrivée par tous les Liberty Boys qui font vrombir leurs puissantes BMW en guise d'accueil. Tolyas est félicité pour son action, Jenny est informée de ce à quoi elle a échappé, et une grande fête est improvisée dans les locaux de la société fiduciaire, sans oublier de remercier le chaman Chalkas pour ses précieux conseils. La fête se termine au petit matin, une longue nuit vient de s'achever. Le lendemain, Tolyas retire toutes les barrières qu'il a créées dans le réseau des Hell's Riders, et chacun espère que ce sera une bonne leçon pour le néfaste Hadesso,

Jean-Marc Meyer, le 16 janvier 2024

Antigone à Bure

La scène se passe sur la Place d'armes de Bure, où s'entraînent les blindés de l'armée suisse. Le commandant de la place d'armes est le colonel Créon, un frère d'Œdipe. Le village voisin de Bure a accueilli des réfugiés de la terrible guerre civile qui sévit en Grèce. Parmi ces réfugiés, Œdipe et ses enfants Antigone et Polynice. La mère, Jocaste, est morte pendant l'exode à travers les Balkans. Le jeune Polynice, qui avait entre-aperçu des blindés pour la première fois en Grèce, est constamment attiré par les chars Léopard qui s'exercent bruyamment sur les pistes de la place d'arme. Antigone essaie de veiller sur lui et le suit de loin dans ses incursions vers les pistes d'essais. Ce jour-là, Polynice s'est approché de très près d'un char arrêté pour un exercice de tir. Au moment où la tourelle du char s'est brusquement mise en mouvement, il a été frappé à la tête et il gît à terre, très gravement blessé. Sa soeur Antigone est penchée sur lui, désespérée par ce nouveau coup du sort qui frappe sa famille en exil. Le commandant du char s'est rendu compte de l'accident, le commandant de bataillon est là, un médecin militaire arrive, ainsi que le commandant de place Créon.

Créon : - Qu'arrive-t-il encore ?

Le commandant du bataillon de char : - Ce jeune garçon s'est trop approché du char et il a été heurté par la tourelle qui se mettait en position de tir. Il est très gravement touché.

Le médecin militaire : - Il est mort.

Créon : - Antigone ? Que fais-tu ici ? C'est ton frère Polynice qui a fait l'imbécile en venant sans autorisation sur la piste d'essai et en se collant contre un char. Ne touchez pas à son corps. Il ne mérite pas de sépulture. Les renards disposeront de son cadavre !

A ce moment arrive une grosse jeep militaire suivie par deux véhicules civils. C'est la conseillère fédérale en charge de la défense, de la protection de la population et des sports, Mme Viola Amherd, qui arrive justement en visite d'inspection sur la place d'armes. Elle a été avertie au portail d'entrée que le commandant de la place était parti sur la piste d'essai des chars à cause d'un accident.

Viola Amherd : - Bonjour à vous tous. Que se passe-t-il ici ? On m'a dit qu'il y avait eu un accident. Est-ce grave ? De quoi s'agit-il ?

Créon : - Ce jeune homme, Polynice, le frère d'Antigone, la fille du roi Œdipe en exil, est venu une nouvelle fois sur la piste pour voir les chars, malgré l'interdiction formelle que je lui ai faite hier encore !

Viola Amherd : - Votre place d'armes n'est donc pas sécurisée ? Comment de

tels accidents peuvent-ils se produire ? Expliquez-moi, je vous prie.

Créon : - Ce jeune homme a franchi la barrière qui entoure toute la place d'armes et n'a pas tenu compte des interdictions affichées. Il n'aura pas de sépulture, j'interdis qu'on l'enterre.

Antigone : - Vous devriez, Madame la Conseillère fédérale,

De mon frère Polynice autoriser la sépulture

Ici même sur la place d'armes de Bure

Où funestement blessé il rendit son dernier rôle.

Viola Amherd : - Vous devriez comprendre, Mademoiselle, qu'il n'est pas possible de répondre à votre demande. Votre frère a violé la loi, il ne peut pas bénéficier de notre clémence.

Antigone : - Qui êtes-vous pour oser braver les lois divines ? Votre pouvoir vous a été donné par le peuple, mais il ne peut être supérieur à celui des dieux ! Quoi que vous puissiez dire, je l'enterrerai !

Viola Amherd : - Vous êtes une jeune femme courageuse, qui sait faire valoir ses idées et je vais honorer ce courage. Retirez son cadavre de la piste, pour qu'il ne soit pas écrasé par les chars. Enterrez-le en lisière de ce bois, et ne marquez la place que par une pierre anonyme.

Antigone : - Vous êtes une vraie femme politique, et vous avez su trouver un compromis dans une situation à laquelle les acteurs du terrain ne voyaient pas d'autre issue que la confrontation !

Jean-Marc Meyer, le 2 février 2024

Antigone au Palais fédéral

Antigone, une jeune militante, a été arrêtée par la police bernoise, alors qu'elle courait entre les jets d'eau de la Place fédérale, nue, drapée dans une banderole qui proclamait : « Oui à une treizième rente AVS ».

La Conseillère fédérale socialiste, Mme B.S., cheffe du Département de l'Intérieur, chargée de défendre le point de vue du gouvernement opposé à l'initiative qui demande une treizième rente annuelle pour tous les retraités de l'AVS, a désiré rencontrer la jeune femme qui lui rappelle peut-être sa jeunesse militante.

La rencontre a lieu dans une salle lambrissée du Palais fédéral, où Antigone se présente vêtue d'un jeans troué aux genoux et coiffée d'un bonnet rouge. Sur son pull, elle a brodé un OUI en lettres majuscules.

Après les salutations et présentations d'usage, Madame B. S. demande :

« Antigone, qu'est-ce qui vous a poussée à militer pour une cause qui n'est pas la vôtre et contre vos propres intérêts ? En effet vous êtes jeune et c'est vous qui auriez à financer, par votre travail, la treizième rente de vieillards. »

Antigone : « Quand j'ai entendu et vu le matraquage médiatique contre cette initiative, mon sang n'a fait qu'un tour. Je n'ai pas réfléchi, de même que je n'ai pas réfléchi quand j'ai accompagné mon père, devenu aveugle, jusqu'à son dernier jour. J'ai agi avec mon cœur, et mes tripes. J'ai pensé que je devais me battre pour ma grand-mère qui s'est trouvée veuve, jeune, avec quatre enfants à élever seule, pour ma voisine, femme battue, divorcée, qui n'a que l'AVS pour vivre, pour un homme, chômeur qui n'a jamais retrouvé de travail parce qu'il était trop âgé et qui n'aura qu'une toute petite rente. Je pourrais allonger la liste car je connais encore bien des situations tragiques. Une treizième rente serait une bouffée d'espoir pour toutes ces personnes ».

Mme B.S. : « Pour tous ces cas que vous mentionnez, il y a des aides sociales qu'il suffit de demander ! »

Antigone : « Demander de l'aide est compliqué, fastidieux, frustrant, humiliant. Et il y a tous ceux dont les revenus sont juste au-dessus de la limite, ceux que l'on appelle les nouveaux pauvres !

Je le répète : une treizième rente serait la bienvenue.

Avoir le plaisir de s'offrir un café avec une pâtisserie, de temps en temps, un petit voyage AVIVO, une paire de chaussures confortables ».

Mme B.S. : « Donner une treizième rente à tous les vieillards n'est pas possible. Cela déséquilibrerait les finances de la Confédération. En 2030, l'AVS serait en profond déficit. Or nous sommes tenus d'avoir des finances saines. Les Etats-Unis peuvent se permettre d'avoir une dette colossale, nous autres Suisses ne

le pouvons pas.

Je serais pour des mesures ciblées, telle une gratification à Noël pour les nécessiteux, à condition qu'ils en fassent la demande. »

Antigone : « Le gouvernement a trouvé de l'argent pour lutter contre le Covid, pour sauver le système bancaire, pour l'armée, mais pour ses vieillards qui ont contribué par leur travail au bien-être du pays, il n'y a pas de ressources ! Vous êtes socialiste et vous repoussez froidement une initiative lancée par votre famille politique.

Mme B.S. « Il y a trop de vieillards en Suisse, qui deviennent de plus en plus vieux et qui coûtent de plus en plus cher »

Antigone : « Qu'est-ce qu'une vie de vieillesse misérable ? »

Mme B.S. : « Beaucoup de retraités ont des revenus confortables et n'ont pas besoin de cette treizième rente. »

Antigone : « Cette treizième rente permettrait une circulation d'argent supplémentaire, elle ferait marcher le commerce, l'industrie des loisirs, le tourisme, les restaurants si elle n'était pas utilisée pour boucler les fins de mois. »

Mme B.S. : « Vos arguments sont parfaitement fallacieux. Ceux qui n'auront pas besoin de cet argent le thésauriseront. Cela augmentera l'épargne dont nous ne savons que faire. Il est temps de mettre un terme à cet entretien. Nous verrons bien ce qui sortira des urnes.

Antigone : « Les milieux patronaux et de droite vont lâcher quelques millions pour faire une campagne contre l'initiative. Tous les moyens seront bons pour lutter contre cette mesure sociale. Je me sens profondément dégoûtée par votre rigidité et m'apprête à continuer mon action, quitte à en mourir.

Mme B.S. « Manifestez, manifestez, il en restera toujours quelque chose. Mais les lois de l'économie sont toutes puissantes, hélas ! Elles se chargeront bien d'étouffer votre voix.»

Danièle Kaufmann, le 6 février 2024

Un dialogue entre Antigone et un conseiller fédéral adepte du compromis suisse

Fille d'Œdipe et de Jocaste, la jeune Antigone est en révolte face au pouvoir, à l'injustice et à la médiocrité, en déplacement avec son père, chassé de Thèbes, elle est de passage au Rheinwaldhorn, à l'Adula plus simplement, plus haut sommet du Tessin où elle rencontre par hasard le mal-aimé Ignazio Cassis, notre conseiller fédéral du cru, ministre des affaires étrangères.

Elle s'adresse aussitôt à lui en des termes peu amènes.

- Pourquoi donc, médecin plusieurs fois diplômé, êtes-vous ministre des affaires étrangères et non à la tête du département de la santé ? Vous seriez plus utile dans votre domaine.

- Permettez que je ne réponde pas à cette question trop personnelle.

- Vous préférez vous trémousser dans le flou, là où vous savez être inutile ?

- J'aime beaucoup voyager, alors là je peux visiter le monde entier, et gratuitement, ce qui n'est pas rien.

- Vous ne recherchez donc pas le pouvoir ? Je Dois dire que c'est là, ce qui pour moi représente votre unique qualité !

- Non, ce que je recherche c'est uniquement que l'on me fiche la paix.

- Vous devriez travailler pour la paix dans le monde et pas uniquement pour votre paix intérieure !

- Je dois dire que je prône avant toute chose la paix dans les ménages, ce qui n'est déjà pas rien !

- Tout-à-l'heure vous n'avez pas voulu répondre à une question que vous jugiez trop personnelle et maintenant vous me parlez de la paix dans les ménages, n'y a-t-il pas contradiction ?

- Pour que le monde soit tranquille il faut bien commencer dans son cercle de proches, et plus tard étendre le concept.

- Que faites-vous pour que le monde soit plus vivable, que les conflits cessent, que la Terre ne brûle plus ?

- Je ne suis pas pompier, alors je m'efforce de boire un verre, avec chacun, du thé là-bas, du vin par ici, un café corsé près de chez moi, une bonne bière ailleurs où une petite vodka où vous savez !

- Monsieur, à trop boire, la coupe est pleine. Les esprits sont en ébullition. Il est temps de vous mettre à table, de tout faire pour resserrer les liens entre les nantis et les maudits.

- Mais dites-moi qu'est-ce donc que la politique, si ce n'est pas tenter de rap-

procher les gens grâce à ceux qui, comme moi, ont de la bouteille ?

- Vous êtes si timoré que vous ne dites jamais ce que vous pensez, si toutefois vous pensez à quelque chose.

- Personne ne peut faire de miracles, pas même moi, alors il faut accepter que l'injustice est humaine et faire en sorte de ne pas s'en mêler. Les choses se régleront bien d'elles-mêmes.

- Alors, pour conclure avant que je ne regagne ma terre natale, pour vous qu'est-ce que la neutralité ?

- C'est tout-à-fait clair : c'est écouter sans entendre, parfois s'entendre sans écouter et, surtout, ne rien faire qui puisse me nuire !

- Quelle chance j'ai eue de vous rencontrer, je sais maintenant qu'il n'y a plus de soucis à se faire ! Viens père, profitons du bon vent d'ouest pour regagner notre Olympe.

René Magnenat, le 6 février 2024

Nettoyer les écuries d'Augias aujourd'hui

Ah si Herakles à nouveau pouvait
Ainsi qu'il l'avait déjà fait
Les écuries d'Augias assainir
Les nettoyer ou même pire.
Je pense à la chanson de Reggiani
Sur son tonton : un génie
Bricolant la bombe atomique
Dans son atelier rue Lepic.
J'imagine un gars aussi futé,
Ou une fille, ou des associés
Appâtant par leur talent
Les chefs de gouvernements,
Les fous, les sanguinaires, les serpents, les pourris,
Ceux qui voient partout des ennemis,
Les voilà frétilants, pour acheter
A prix d'or de quoi tuer
Une bonne partie de l'humanité.
Ils sont là, feignant l'urbanité,
Renchérissant pour emporter
Sur leurs semblables le marché.
Ah si Herakles était là,
Ou une fille, ou un gars,
Pour alors les enfermer
Et sur eux benoîtement tester
Le résultat de ses travaux :
Les réduire tranquillement à zéro.
Permettre ainsi aux peuples de retrouver
La légèreté des soirs d'été.

Martine Chenou, le 5 mars 2024

Héraclès et la Suisse

Connu pour son courage et sa force, Héraclès ne se résigne point devant les obstacles mis à travers sa route. Il ne se laisse pas aveugler non plus par l'or des fruits gardés par les Hespérides. Quoique séduit par la brillance des pommes, il vole l'objet tant convoité mais peu après, comme tout criminel, se fait arrêter et sanctionner. Acceptant la punition et ayant déjà rempli dix travaux, il entame l'onzième emportant son butin. Avec courage il se met à franchir mer, rivières, alpes, forêts et pâturages. Pour arriver où ? En **Thurgovie** ! Les armoiries du pays semblent lui convenir : « Tranché d'argent et de sinople aux deux lions rampants d'or lampassées et vilenés de gueules ». L'argent n'a pas d'odeur et il pourrait aisément redorer son blason, la force des deux lions lui promettant chance et héroïsme.

Néanmoins sentant un certain délasement, il n'a plus envie de ramener ces pommes d'or à Eurysthée encore moins d'amorcer une douzième corvée. Pour alléger sa charge, il se déleste au moins de trois pommes aux descendants du dieu celte LUG. Depuis, les Thurgoviens veillent et cultivent cette nourriture des dieux, connue aussi comme fruits d'immortalité.

Qui ne voudrait pas croire que le péché originel de l'homme ait eu lieu là-bas, tellement les pommiers invitent à les flairer de près. Ou que Blanche-Neige aurait croqué une pomme empoisonnée dans ces vergers, car les paysans se seraient sentis piégés ou aveuglés par sa beauté.

C'est probablement Héraclès, fort de son caractère généreux et de bienfaits qui a sauvé et guidé – noblesse oblige ! – les Bonaparte bannis du territoire français pour trouver refuge en terre thurgovienne où la Reine Hortense de Beauharnais a pu acheter, en 1817, le château d'Arenenberg. Le très jeune Charles-Louis-Napoléon, futur Napoléon III, a donc vécu sa jeunesse dans cette région bénie. Par la faveur de cette période passée sur la rive dorée helvétique du lac de Constance et d'une scolarité sévère de professeurs privés, il maîtrisera fort bien l'allemand, véritable exploit pour un Français ! C'est en Suisse aussi qu'il s'est engagé dans la carrière militaire en juin 1830, devenu élève officier à l'École militaire fédérale de Thoun, dirigée par le futur général Dufour.

Inutile de mentionner que pendant le séjour princier, à tour de rôle, la haute aristocratie d'Allemagne, d'Autriche, de la Hollande, de la France et d'Italie s'installe dans cette magnifique contrée. Une vie culturelle élevée naît et la région fleurit.

Napoléon III avec son charme princier indéniable, aurait séduit bien de jeunes paysannes tant la tentation du pommier a exercé son pouvoir.

Des mauvaises langues prétendent même qu'aujourd'hui encore, bien du « sang bleu » coulerait dans des veines thurgoviennes...

Grâce au cadeau de pommes d'or d'Héraclès, les premiers piliers d'économie sont posés dans la région. La culture de pommes témoigne d'une intense passion et d'un véritable engouement. Depuis des siècles on perfectionne les vergers et crée des variétés de fruits aux noms prometteurs dont l'héritage princier semble témoigner : la Golden Delicious, la flamboyante, la Reinette, ou Gala, cette dernière sera même porteuse du drapeau suisse ! Ou une pomme « Guillaume Tell » d'une saveur authentique, mais là on parle définitivement d'une autre histoire ! Héraclès déguisé en Tell et le fameux tir sur une pomme seraient-ils un mythe thurgovien !

Stéphanie Weber, le 5 mars 2024

Cerbère à « x » têtes

D'abord le dilemme : lequel choisir ? Parmi les douze travaux, la plupart s'applique à des monstres, qu'il s'agit de neutraliser ou de tuer. Une tension insoutenable s'installe entre la « mission salvatrice » de ces épreuves et le danger mortel qu'elles représentent pour Héraclès : sa vie est à chaque fois mise en jeu, mais sa force surhumaine et son glaive viennent à bout de toutes les épreuves.

Les autres travaux consistent à ramener *vivant* le monstre en question (ou les animaux sauvages). Ce qui pourrait faire penser que « le supprimer » est moralement inacceptable ou tout simplement impossible... exemple emblématique : Cerbère, le chien à trois têtes qui contrôle l'entrée du Royaume des Morts - certainement il vaut mieux qu'il y reste ! Voilà, mon choix est fait : ce sera la douzième épreuve, la plus invraisemblable. D'autant que certains auteurs lui attribuent non pas trois, mais cinquante têtes, voire même cent... de quoi corser la prouesse d'Héraclès. Pour cet exercice trois têtes suffiront. Cerbère est ramené enchaîné à la présence de ce lunatique d'Eurysthée, qui prend ses jambes à son cou, suffoqué d'épouvante, mais reste assez lucide pour ordonner finalement à Héraclès de ramener cette horreur dans les Enfers...

Ce monstre représente bien tout ce que le genre humain est capable en termes d'atrocités... nous avons bien cru que les guerres et les camps d'extermination étaient désormais rangés dans un chapitre de notre histoire, certes; enfin c'était fini, une fois pour toutes, nous pouvions tourner la page de ce désastre et peut-être l'oublier, en le renvoyant au fin fond de notre mémoire... Mais que voyons-nous depuis lors et tout autour de la planète ? d'autres camps, d'autres massacres, d'autres déplacements de populations, d'autres exils forcés, d'autres larmes, d'autres chagrins inconsolables, d'autres haines reproduites et réactivées, germes incontournables des conflits des futures décennies... Cerbère revient régulièrement faire un tour parmi les vivants, avec ses mâchoires carnassières, ses aboiements baveux, ses trois (cinquante ou cent) têtes arrogantes et affamées de chair fraîche, ses yeux injectés de sang... à chacune de ses apparitions on se dit qu'on a atteint l'indépassable sommet de l'épouvante.

Mais notre mémoire est tellement volatile qu'un rien nous fait passer sans transition à autre chose... Exit Cerbère, il est retourné dans ses Enfers, oublions tout cela, ce n'était qu'un cauchemar, ça n'arrivera plus jamais. Et puis une nouvelle conjonction de coïncidences fait que les portes de l'Enfer, imperceptiblement, s'entre-ouvrent à nouveau : le courant d'air incandescent des haines ensevelies fait roussir nos cheveux... les dents acérées de la Bête n'ont jamais

été aussi longues et tranchantes, ses gueules empestent la revanche et les vengeances, tout se remet en place, Cerbère peut de nouveau lacérer l'Humanité... Mais sommes-nous l'Humanité ? Qui pourra prétendre ou revendiquer cette ascendance ? Qui en voudra ? À nouveau happés par le désespoir, nous voudrions encore une fois, sciemment, oublier...

Héraclès, viens donc refaire un tour par chez nous : il y a du boulot pour toi... Enchaîner Cerbère n'est plus d'actualité : il faudrait que tu nous délivres de l'oubli...

Christiane Antoniades, le 3 mars 2024

Le thème de l'aventure regroupe les consignes suivantes:

- L'Histoire de ces aventurier-e-s qui vivaient autrement
- « L'aventure c'est le trésor que l'on découvre chaque matin » (Jacques Brel)
- « On peut être poète dans tous les domaines : il suffit qu'on soit aventureux et qu'on aille à la découverte » (Apollinaire)

Une facteur aventurier

Dans ce petit pays qu'est la Suisse, dans ce petit canton qu'est Genève, dans ce petit quartier qu'est la Servette, dans cette petite maison d'édition que sont les Editions des Sables, réside un grand, un énorme voyageur. Peu connu du grand public, il mérite pourtant par ses talents, ses expériences et son œuvre d'être cité et considéré comme un aventurier.

Oui, je sais, pas loin d'ici vivent les célèbres Mike Horn et Sarah Marquis, qui ont raconté leurs aventures aux quatre coins de la planète avec force publicité et appuis des médias. Je pense que chacune et chacun les connaît. Plus près de moi, à deux pas de mon domicile réside pourtant, quand il n'est pas en déplacement, un ancien facteur, bourlingueur et photographe autodidacte, Jean-Jacques Kissling, qui se dit « peu doué en orthographe », mais il a d'autres atouts...

Déjà primé en 2017 pour son livre « Une vie de facteur », il a publié en 2018 un bouquin tout-à-fait remarquable, « 1993, une année utopique ». Il y raconte sa vie, et quelle vie ! et ses incroyables voyages en train à travers la Russie, et le grand Orient jusqu'à Shanghai, Pékin, en passant par l'express d'Oulan-Bator, le train des truands, puis longeant et traversant le Yang Tsé.

1993, c'est une année extraordinaire qui fait grandir l'espoir d'une vie meilleure partout sur la planète. C'est la fin de la Guerre Froide, Mandela reçoit le Prix Nobel de la paix, Clinton et Eltsine sympathisent autour d'une bouteille de vodka. A St-Petersbourg, JJK côtoie la société libertine des musiciens, danseurs et poètes qui essaient de profiter de la chute du communisme pour s'éclater en chantant avec les Beatles et des vedettes autochtones. « Il suffit de vivre, ton ombre trace les phrases du roman, ton alcoolémie, les chapitres. Demain, c'est la page suivante, hier, c'est déjà écrit. »

En passant des heures, des jours, des semaines dans le train, il observe les divers trafics plus ou moins licites qui s'y déroulent. La combine est là-bas la mère des vertus. Tout est bon pour se faire du blé.

Le voyageur est en fin de compte un peu déçu, il pensait faire tout son voyage en train, de Genève à Shanghai et retour, mais il a effectué l'aller à Bâle et le retour de Berne en voiture, pris en charge par sa sœur...

Jean-Jacques a publié un peu partout, plus de 25.000 photographies. Son livre « 1993, une année utopique » est en vente dans quelques librairies locales et aux Editions des Sables. Je le recommande vivement à quiconque. Une vigueur incroyable vous conduit à travers l'Europe et l'Asie sans avoir besoin de passer des heures, des jours, des semaines, même parfois, dans des wagons inconfortables et peu sûrs...

René Magnenat, le 19 mars 2024

« Elle, tant aimée » (*)

J'essaye de sortir de la lecture d'un livre, mais je doute qu'il soit possible de s'en sortir :

« Elle, tant aimée ».

La vie d'Annemarie Schwarzenbach (1908-1942) est suivie et décortiquée par une romancière, Melania G. Mazzucco, qui s'est documentée avec méthode et a passé au peigne fin toutes les archives disponibles. Une vie qui aurait pu se dérouler sans problèmes majeurs et sans drames, vue la situation financièrement privilégiée de sa famille, mais qui s'est trouvée être contemporaine de la fatale décennie des années « trente » : les soubresauts politiques, les incertitudes, les menaces et avancées de l'Allemagne nazie, les rétorsions économiques, la censure infiltrée, la peur insidieuse de l'anti-sémitisme vont faire exploser le projet de vie d'une créature sensible, qui est douée pour l'écriture, mais qui redoute le regard de ses lecteurs, tout comme les comédien-ne-s qu'elle admire redoutent le regard de leurs spectateur-trice-s. L'Afghanistan, la Perse, les Etats-Unis, l'Afrique : autant de destinations et de chantiers où se déploieront les nombreuses facettes de son talent. Ecrire des articles, des documentaires, des témoignages, photographier, participer à des fouilles archéologiques : rien ne paraît être hors de sa portée, malgré le regard intrigué que suscite son attitude androgyne. En filigrane de tous ses périples, la quête éperdue d'une attention, d'une reconnaissance, d'une affection qui ne lui sera jamais ni accordée, ni donnée, à elle qui pourtant adore et vénère sans limites.

Un mariage très controversé et très « diplomatique » facilitera quelques franchissements de frontières. Ce personnage, d'apparence si frêle et de plus en plus évanescent, se sortira du gouffre d'un hôpital psychiatrique américain (en s'évadant en pantoufles), échappera à l'étau de la police du Congo belge qui la soupçonne d'espionnage (en remontant le fleuve jusqu'au fins fonds de la forêt équatoriale), reviendra au pays en pleine deuxième guerre mondiale, en bravant toutes les mises en garde, telle un chevalier sans peur et sans regrets.

Tout de même un doute s'insinue dans l'esprit : les personnes rencontrées pendant ces périples sont-elles vraiment observées et connues pour ce qu'elles sont, ou bien ne constituent-elles qu'un prétexte, un tremplin pour passer à l'étape suivante ?... qui est finalement la quête permanente de soi-même, au-delà des tyrannies familiales, des compétitions affectives, des chantages plus ou moins explicites.

On comprend alors la fuite dans les « bulles » oniriques de la cocaïne et de la morphine et l'illusion qu'elles donnent d'y trouver la réponse à la question

du sens de la vie, ou du moins une porte de sortie provisoire, mais tellement grandiose...

Aujourd'hui on s'interrogerait sur le fait de savoir si elle était *il* ou *elle*... sa vie toute entière montre que là n'est peut-être pas la question fondamentale: le drame de sa vie est de se donner le droit d'exister en dehors du regard impérieux et des désirs non-négociables de sa mère.

Je croyais pouvoir émerger de la lecture de ce livre, mais je n'ai pas encore réussi à m'en sortir.

Annemarie, elle, a réussi une chose : rendre impénétrable son énigme.

(*) « Elle, tant aimée »

Auteure : Melania G. Mazzucco. Traducteur : Philippe Di Meo

Editeur : J'ai Lu. Date de parution : septembre 2007. Collection : J'ai Lu, N° 8426

Christiane Antoniadès, le 19 mars 2024

A l'aventure !

L'aventure commence par le désir de rompre avec la routine. Un simple changement peut faire de la vie une aventure et c'est le point de départ pour une nouvelle vie. Pour certains, c'est accomplir quelque chose que l'on n'a jamais tenté auparavant.

Pour d'autres, c'est vivre des moments hors norme.

La vie est une aventure imprévisible, elle ne cesse de nous lancer des défis.

Elle nous réserve de nombreux trésors cachés. Tout ce que l'on cherche à redécouvrir fleurit chaque jour au coin de nos vies. Simplement ouvrir les yeux pour s'émerveiller devant les beautés secrètes de la Nature, les richesses de notre environnement et les nouvelles découvertes à saisir.

Pour Jacques Brel, l'aventure commence en juillet 1974 à Anvers : il largue les amarres de son voilier pour un voyage autour du monde avec sa compagne Maddly.

Jacques suit son instinct et quitte la sécurité pour poursuivre le rêve d'aventures qui le tenaille. En route vers l'inconnu, sans but précis.

Il chante : « *Le cœur est voyageur, l'avenir est au hasard* ».

« *Allons il faut partir, n'emporter que son cœur, mais aller voir ailleurs, sans haine et sans reproche, des rêves pleins les poches* ».

Le « *grand Jacques* », malgré la maladie qui le ronge de l'intérieur, fuit en avant, se perd dans l'immensité.

C'est amaigri, épuisé qu'il fait naufrage aux Marquises, cette île, un trésor oublié des hommes. Ce trésor, Jacky en rêve depuis l'enfance.

« *Car c'est là-bas que tout commence, je crois à la dernière chance* ».

Les Marquises : C'est un archipel perdu au milieu des mers du sud. Un éden sur terre où le temps s'immobilise, des plages de sable blanc, des sommets verdoyants, une végétation luxuriante, une nature sauvage.

C'est un endroit beau à en mourir.

Dans les derniers mois de sa vie, avec son avion, Jacques réalise un de ses rêves d'enfance : se rendre utile en acheminant le courrier, les produits de première nécessité pour les habitants de l'île.

Jacques Brel, illustre poète et artiste à fleur de peau était aussi marin au long cours, pilote au grand cœur et aventurier.

Il disait : « *Je suis un aventurier et c'est dans l'aventure et le mouvement que je tente de retrouver mon équilibre* ».

Cet homme tourna le dos à la gloire pour réaliser son impossible rêve.

Geneviève Rossiaud, le 16 avril 2024

Zone 10 - terre d'aventure

J'ai voulu faire de ce matin-là une vraie aventure. Quelque chose que je n'avais encore jamais fait. Partir à 8 heures avec mon abonnement TPG dans la poche et découvrir en une journée la plus grande partie de la Zone 10, la zone tarifaire comprise dans l'abonnement annuel. Le parcours de mon domicile jusqu'au centre-ville ou à la gare de Cornavin, je l'ai fait des centaines de fois et cela n'a plus rien d'une aventure. Mais décider d'aller au-delà des limites connues, prendre les bus de campagne, couvrir la plus grande distance en une seule journée, bref, essayer de faire le tour du canton en un seul jour, voilà qui est un beau défi. Est-ce seulement possible ? Avec le plan du réseau d'abord, j'ai construit un circuit. Puis j'ai exploré l'horaire, en notant avec soin sur un grand tableau, les heures de départ et d'arrivée pour chaque segment, avec le numéro de la ligne. Tout cela tiendrait-il dans une seule journée ? Je suis arrivé finalement avec un circuit qui commence à 8h05 et se termine à mon domicile à 18h51, avec une heure trente à Hermance pour manger. Je sens déjà la fièvre de l'aventure, car pour une fois ce départ avec la ligne de bus 1 ne me conduira pas vers un lieu dans la ville, mais vers un territoire vierge, ouvert au trafic depuis le mois de décembre dernier seulement, avec un nom qui fait rêver : ZIPLO. J'avais vu un jour ce nom sur un tram, et j'avais immédiatement fantasmé sur cette destination mystérieuse. Mon tour du canton devait donc commencer par ZIPLO !

Comme j'étais prêt et en avance, j'ai pris le bus 1 en bas de chez moi plus tôt que prévu. A Plainpalais, je change pour prendre le tram 15 siglé ZIPLO. Au bout de la rue des Acacias, l'aventure commence vraiment, avec le tram qui grimpe allégrement vers le Grand-Lancy et les Palettes, avant de s'élancer sur la voie nouvelle ouverte en décembre dernier. Les yeux grands ouverts et les sens en éveil, je découvre le nouveau tracé et me retrouve au terminus, avec à gauche les grands bâtiments des manufactures et autres ateliers, et à droite la plaine de l'Aire encore presque vierge. En attendant le départ du bus 82, je discute avec le chauffeur et lui expose mon projet de la journée. Il me demande simplement : « Pourquoi vous faites ça ? ». Il me dépose au Bachet de Pesay, j'avais l'impression qu'il n'avait que moi comme passager. Je prends le Léman Express jusqu'à Chêne-Bourg, avec seulement le tronçon Eaux-Vives – Chêne-Bourg comme terrain vierge. L'arrêt de mon prochain bus, le 32, n'est qu'une mince plate-forme de béton le long d'une palissade. J'avais dû téléphoner la veille aux TPG pour me faire expliquer où il se trouvait. L'occasion d'établir un contact sympathique avec le préposé aux contacts avec la clientèle qui semble s'intéresser à mon projet, visiblement peu commun. Le bus 32 m'emmène allègrement à Jussy, la partie la plus à l'est de mon parcours. Pendant le long temps d'attente, je vais à la Boulangerie des Anges,

boire un café et déguster une incroyable brioche au sucre, tellement moelleuse et délicate que j'en ai encore le goût et la substance dans la bouche. Le prochain bus, le 39, apparaît soudain, un gros van bien dodu mais vraiment très confortable. Je suis seul pour ce bout du parcours. Nous traversons Corsinge puis Meinier, où je reconnais entre deux bâtiments l'arbre remarquable que j'étais allé voir il y a longtemps, le plus gros noyer de Suisse, planté en 1863 et dont le tronc atteint 6.4 m de circonférence. Changement de bus à La Capite, au-dessus de Vézenaz. Je regarde avec regret s'éloigner mon confortable petit bus Mercedes et prends ensuite le 38 qui m'emmène jusqu'à Hermance, le point le plus au nord de mon parcours. Il suit une route presque parallèle à la classique route d'Hermance, mais plus haut sur la colline, par Anières, Bassy et Chevrens. Quand il tourne à gauche pour redescendre vers la route d'Hermance, la vue est tout à coup étendue et splendide. Le chauffeur ralentit un peu pour me laisser prendre une photo. Ce coup d'oeil inattendu est marqué en moi et aujourd'hui je ressens encore le même choc de cette découverte. A Hermance, où j'arrive juste à temps pour manger, je choisis le restaurant de la Croix Fédérale, qui annonce un plat du jour qui me fait tout de suite saliver : Potage Crécy et entrecôte parisienne avec pommes frites. Je suis le premier dans la salle, et je mange avec appétit une nourriture vraiment délicieuse, avec ces frites maison tellement bonnes ! Petite promenade jusqu'à la plage et le quai, avec un lac sombre et un vent soutenu, qui me fait immédiatement penser à la traversée du lac avec la Mouette depuis le Port-Noir. Le bus E avale la route jusqu'à Genève-Plage, avec le vrai avantage de ne pas avoir à conduire et d'être libre de regarder sans restrictions tous les portails qui masquent tellement parfaitement les propriétés plus ou moins luxueuses le long de cette route. Le vent s'est calmé et la traversée se fait sans aucun problème, même assis à l'air libre à l'arrière du bateau. Bus jusqu'au Jardin Botanique puis à nouveau le très pratique Léman Express jusqu'à Versoix, le point le plus au nord-ouest de mon parcours. Pause café sur la place de la gare avant de monter dans le bus 50 qui me conduit à l'aéroport. En chemin, découverte du Bio Parc (ancien Parc Challende), de Valavran, simple giratoire servant de tête de ligne à plusieurs lignes de bus, puis passage au-dessus du nouveau Tunnel des Nations tout juste inauguré. A l'aéroport, je prends brièvement le bus 23, le fameux bus électrique TOSA, spécialité technologique genevoise, pour rejoindre la halte de Vernier sur la ligne du Léman Express vers La Plaine et Bellegarde. Des travaux et des indications peu visibles rendent l'accès assez difficile pour moi jusqu'au quai pour la direction de La Plaine. C'est le jeudi avant le week-end pascal, et il y a beaucoup de monde dans ce train. Nouvelle confirmation pour moi de la réussite de ce vaste projet qu'a constitué le Léman Express. Tous les passagers de ce train sont des habitués qui le prennent tous les jours. A la gare de La Plaine, une

quantité de jeunes descendent et viennent comme moi attendre l'un des nombreux petits bus qui desservent les gros villages des alentours. Je me rends compte ici à quel point le réseau des TPG en campagne s'est construit avec les municipalités, pour obtenir une desserte aussi complète que possible. Je retrouve le même type de petit bus Mercedes pour la ligne 78 qui me conduira jusqu'à Chancy, le point le plus au sud de mon parcours. Après la traversée du Rhône, nous passons par Avully où je découvre le petit temple à droite de la route, dans le village. J'aurai voulu avoir le temps de m'arrêter et de sortir de mon sac le carnet de dessin que j'avais pris avec moi dans le but (bien présomptueux !) de dessiner ce que je voyais en chemin. Ce sera pour une autre vie, ou pour un voyage exclusif à Avully dans ce seul but. A Chancy, l'arrêt Chancy-Village se fait dans un virage, à la hauteur de la mairie. Il y a là ce banc tellement invitant, face au Jura tout éclairé par cette fin de journée ensoleillée, et le poteau avec les flèches jaunes indiquant les chemins de randonnée. Nouvelle frustration : le long arrêt face au beau paysage dans la lumière forte de cette fin d'après-midi sera aussi pour une autre fois. Je traverse la route pour atteindre l'arrêt de bus en direction de Genève. Mon bon gros bus 78 est allé tourner à Chancy-Douane et repasse devant moi. Le chauffeur me reconnaît et son regard me demande si je veux le reprendre. Je fais non, mais cette petite touche personnelle fit pour moi toute la richesse de cette journée. Le bus K, qui vient de Chancy-Pougny, de l'autre côté du Rhône, s'arrête à ma hauteur. C'est une femme qui le conduit. Nous repassons par Avully, par une petite route étroite où le bus doit attendre que le bus en sens inverse ait traversé le passage le plus étroit avant que nous puissions repartir. Nous retrouvons la route de Chancy à Eaux-Mortes, et ce sera la voie directe jusqu'à Petit-Lancy. Arrivée à Lancy-Pont Rouge juste à temps pour voir partir le tram 17 ! C'est grâce à cela que, au bout d'une journée entière de transports et de changements de véhicules j'arriverai chez moi 10 minutes plus tard que prévu sur mon horaire initial...

L'aventure dans cela aura été de tourner le dos aux trajets habituels, de choisir les routes de campagne, et de pousser sans cesse vers des tronçons de parcours totalement inconnus. L'enchaînement des lignes créait une certaine tension, et ce sentiment de soulagement chaque fois que le véhicule attendu pointait au bout de la route et venait s'arrêter juste à mes pieds. J'avais l'impression d'être le maître de quelque chose. Mais aussi d'être pris dans un courant inarrêtable. Aujourd'hui, presque une semaine après, des détails nouveaux apparaissent encore dans ma mémoire, qui a emmagasiné bien plus que je ne le pensais. L'expérience a été encore plus belle que je ne l'imaginais.

Jean-Marc Meyer, le 3 avril 2024.

**« L'aventure c'est le trésor que l'on découvre à chaque matin. »
(Jacques Brel).**

- *Frère Jacques. Frère Jacques, dormez-vous ? Dormez-vous ?*
- *Sonnez les matines, sonnez les matines.*
- *Ding, ding, dong, ding, ding, dong !*

Découvrir un trésor chaque matin ? Peut-être pas, mais parfois, peut-être... Ou serait-ce plutôt le soir que se révéleraient les trésors ? Pour moi, c'est bien à la nuit tombante que naît l'espoir que l'aventure, ou mieux, une belle aventure est pour le lendemain. Des rêves éveillés au coucher puis des rêves enchantés annoncent quelquefois de petites ou de grandes choses. Qui seront ou ne seront pas. Mais, assez de rêver...

C'est que l'aventure n'est pas quotidienne, en tout cas dans mon expérience. Puisque si je me réfère à la définition de ce qu'est une aventure, c'est une suite de péripéties et de rebondissements, constituant le plus souvent la trame d'une histoire fictive ou réelle ; il peut également s'agir d'un événement fortuit, de caractère singulier ou surprenant, qui concerne une ou plusieurs personnes.

Dans ce monde, et dans mon monde, de nombreuses journées se ressemblent et sont donc à exclure du thème du jour, ce sont des journées sans histoire... Alors quand ces jours monotones se bousculent, se dédoublent et bouffent avec voracité mon temps de vie, je trouve mon bonheur dans la lecture de livres passionnants qui me transportent dans une autre dimension. Des histoires de tous temps stimulent alors ma sérotonine et je m'y crois vraiment, je suis soudain un super-héros, un découvreur de pôles, un aventurier de tous les exploits et se jouant de tous les dangers. Jour après jour, je visite un à un tous les continents, me frotte à tous les climats, gobe toutes les légendes. Le temps passe si vite, trop vite, dans ces moments d'excitation et de plaisir.

Puis je m'endors, les yeux encore ouverts, le livre entre les mains et me réveille le matin, sachant qu'une nouvelle aventure mémorable m'attend plus tard dans la journée, une fois les corvées incontournables accomplies.

L'aventure, c'est la littérature.

La littérature, c'est le trésor de l'homme.

René Magnenat, le 16 avril 2024.

« L'aventure c'est le trésor que l'on découvre à chaque matin. »

Jacques Brel

L'aventure commence alors que la lumière nous lave les mains, chante Brel. Tout doucement la lumière perce les ténèbres et Madame Aurore ouvre les persiennes de ma conscience, de mon cœur. Oui, je dis oui à la vie, je cherche à la cueillir, à l'apprivoiser au creux de mes mains. Voici le premier jour du printemps. Il est six heures du matin, heure à laquelle je suis toujours la première levée dans la maison. Tout d'abord, je lis la méditation de ce jour d'Etty Hillesum : « Donne-moi chaque jour une petite ligne de poésie, mon Dieu, et si jamais je suis empêchée de la noter, n'ayant ni papier ni lumière, je la murmurerai le soir à ton vaste ciel, mais envoie-moi de temps en temps une petite ligne de poésie. » Je pense à Etty qui a fait ce souhait au sein d'un camp de concentration. Je suis émerveillée à chaque fois par sa lumière intérieure. Et moi, ce matin, je suis là, dans mon appartement à l'orée d'un petit bois, en bordure d'un chemin passant devant ma fenêtre. Un souffle de douceur mais aussi une pincée de nostalgie vient m'habiter.

Dans la chanson de Brel, chacun retrouve sa profession, chaque matin. Et moi, je retrouve la mienne, depuis 18 ans, celle de retraitée. Rien n'est facile dans cette nouvelle vie. Je regrette si souvent mes activités passées d'enseignante et de journaliste. Je dois alors trouver mon trésor à chaque lever du jour et je l'attends avec fébrilité.

Mon trésor ? Le voici dans les corolles scintillantes de rosée des primevères de mon petit jardin, le voici dans le buisson frétilant sous la caresse du vent, le voici dans le pépiement des oiseaux. Le voici près de la plume qui m'attend près d'une page encore vierge. Oui, je te cherche, mon trésor, et je te trouve quelquefois dans l'écriture.

Et toi aventure, viens renouveler ma vie, la vivifier, lui donner des ailes. Rebondissement, résurrection, je vous appelle de mes vœux.

Denise Martin, le 16 avril 2024

Vraiment ?

C'est tout ce qu'il faut pour être poète? Je demeure dubitatif. Mais bon, si c'est Apollinaire qui le dit, pourquoi pas. Je demande autour de moi si quelqu'un voudrait se lancer dans la poésie; je n'essuie que des refus. Comme je veux tester sa proposition, je n'ai d'autre choix que de me servir de cobaye. Je me lance. Je choisis un thème un peu au hasard (enfin pas tout à fait, vous verrez plus tard), celui de la Bohémienne et voilà, c'est parti!

Assez rapidement, voilà ce que ça donne:

La bohémienne me prit la main
Je crus que c'était pour
M'emprunter ma Rolex achetée matin
Chez Carrefour

Un policier de bleu vêtu
Trouva étranges nos propos
Mais jugea que ça ne valait pas trop
La peine de s'en montrer ému

On ne sait pas ce qui se trame
Quand une dame
Dans la rue vous prend la main
Pour vous dire ce que sera demain

Mais vous, chères participantes et chers participants à cet atelier, qu'en pensez-vous?

Vous hésitez à répondre par politesse, par courtoisie, par civilité typiquement helvétique sans doute. Mais j'insiste. Vous osez enfin. C'est un peu maladroit... les rimes sont un peu laborieuses ... l'inspiration est un peu discrète. Un peu, un peu, que de précautions inutiles!

En fait, je vais vous le dire sans ambages ce qu'est mon poème: il est affligeant, confondant de nullité, grotesque, lamentable. Et cela vous sera totalement indéniable lorsque vous lirez ce que Apollinaire lui-même produisit sur presque le même thème, celui de la Tzigane car, bien sûr, je me suis facilité la tâche en m'inspirant de son poème pour pondre mon opus.

La tzigane savait d'avance
Nos deux vies basées par les nuits
Nous lui dûmes adieu et puis
De ce puits sortit l'Espérance

L'amour lourd comme un ours privé
Dansa debout quand nous voulûmes
Et l'oiseau bleu perdit ses plumes
Et les mendiants leur Ave

On sait très bien que l'on se damne
mais l'espoir d'aimer en chemin
Nous fait penser main dans la main
A ce qu'a prédit la tzigane

Son poème est émouvant, mystérieux, berçant l'oreille, reposant l'âme. Apollinaire est doué d'une exceptionnelle créativité, desservie par son imagination symbolique, ses hardiesses thématiques, son inventivité formelle¹. Alors lui, il peut se permettre d'être aventureux.

Quant aux indigents de la poésie dans mon genre, vaut mieux qu'ils partent à l'aventure dans d'autres domaines plus à leur portée comme la pétanque, la belote, le marketing, la finance publique, la macro-économie, que sais-je, mais surtout pas dans la poésie!

Jean-Emile Denis, mai 2024

¹ Apollinaire chef d'orchestre de la poésie. Gallic.

Le thème de la frontière regroupe les consignes suivantes:

- Une frontière difficile à franchir
- Entre la folie et le génie la frontière est mince

La complainte des cœurs fermés

J'ai tant frappé à la porte des cœurs de quelques membres de ma famille, pour dire les malheurs ou grands bonheurs. Mais tu vois, Anne, ma sœur Anne, je ne vois rien venir... Je me heurte à des cœurs fermés !

Oui, pour moi, les relations familiales, c'est une frontière difficile à franchir, une course d'obstacles. Alors par-dessus la barrière de la frontière, j'envoie des lettres de mots doux, des lettres d'espoirs, des lettres comme des bateaux sur l'eau du silence, des lettres pleines de soupirs d'attentes, des lettres gonflées de chagrins étouffés, des lettres chargées de tous les non-dits d'une famille.

Oui, je ne suis pas encore arrivée à franchir cette frontière. Elle est trop haute, empêtrée dans les barbelés des souvenirs confus, dans le clair-obscur des contre-vérités. Oui, cette frontière est vraiment difficile à franchir.

Alors, dans une prochaine vie, j'espère que je serai garde-barrière pour lever la barrière, après le passage du train, comme dans le village de mon enfance. Je rêve aussi que je serai garde-frontière pour laisser passer tous les réfugiés du silence, tous les réfugiés des amours déçus, tous les réfugiés des mésententes familiales. Et de l'autre côté de la barrière, il y aurait les prés verdoyants et paisibles de mon village et de l'autre côté de la frontière, il y aurait les tables joyeuses des retrouvailles familiales.

Dans cette vie, je ne suis que passeuse de mots, malhabiles et timorés. Ils n'atteignent pas leur but ou tombent dans l'oubli. Mais ils me servent, quand même aujourd'hui, à dire et à rêver au possible pari, de retrouver le paradis... celui d'une famille réunie.

Denise Martin, le 14 mai 2024

Entre la folie et le génie la frontière est mince

Communément on attribue le terme de génie à une personne ayant une force intellectuelle hors du commun un artiste, un inventeur qui par sa personnalité peut faire changer la direction de l'humanité et cela se justifie par de nombreux exemples comme Aristote, Léonard de Vinci, Galilée, Newton, Marie Curie et tous les autres qui jusqu'à la limite de leurs capacités ont œuvré pour faire avancer les connaissances du monde. On peut aussi citer les artistes, les peintres, les musiciens qui franchirent leurs limites et nous offrirent de si belles œuvres. Tous ne résistèrent pas comme Robert Schumann qui sombra dans la folie à la fin de ses jours, mais cela reste malgré tout très rare car le génie n'est pas une folie, par exemple Thomas Edison qui a déposé plus d'une centaine de brevets au cours de sa vie dont une de ses inventions les plus célèbres est l'ampoule électrique. Il est resté conscient et actif tout au long de sa vie comme la plupart des autres personnalités inventives et créatrices de tous les temps.

Mais en effet la frontière est mince entre le génie et la folie car se lancer dans des entreprises risquées, des explorations, comme Christophe Colomb avec sa caravelle qui partit vers l'inconnu à ses risques et périls, ou les expérimentations aujourd'hui pratiquées sur l'atome, peut être risqué, cela est donc pertinent de le soutenir.

Heureusement que cette frontière existe et est respectée mais attention un faux pas est toujours à envisager car génie et folie sont souvent complémentaires.

Jannick Schwyter, mai 2024

Sur le fil entre folie et génie

Le philosophe grec Aristote, et plus tard le poète romain Sénèque ont déclaré : *« Il n'y a point de génie sans un grain de folie ».*

Il existe un lien entre folie et créativité. En effet, les égarements de l'esprit, les extravagances, les délires trouvent une issue dans l'art.

Dali est un parfait spécimen de génie. C'est à Fígueras en Espagne que naît Salvador Felipe Jacinto Dali en 1904,

9 mois seulement après la mort d'un frère qui s'appelait aussi Salvador.

Il est accueilli comme le « Sauveur » dans la famille catalane encore en deuil.

Il devient un enfant tyrannique, colérique et capricieux. A 6 ans, il veut être cuisinier ; à 7 ans Napoléon. Depuis, son ambition n'a cessé de croître comme sa folie des grandeurs. Très intelligent, passionné par la peinture, il fait preuve de dons artistiques précoces. Lorsque Dali a 16 ans, il écrit dans son journal :

« Je serai peut-être méprisé, incompris, mais je serai un génie, un grand génie; parce que j'en suis certain ».

Salvador Dali s'est autoproclamé « Grand Paranoïaque ». Alors, génie ou fou?

Dali est le metteur en scène de sa propre vie : amateur de mondanités, mégalomane, excentrique, provocateur et prolifique : il écrit et illustre des livres, tourne des films, sculpte, dessine, crée des bijoux et des meubles.

La peinture de Dali est d'une grande maîtrise technique, des images hallucinantes sorties de ses rêves. Obsessions et fantasmes sont retranscrits sur la toile, sont rendus visibles et illisibles aux autres.

Dans son « journal d'un génie », il se dévoile : extravagantes pensées, délires mystiques, coups de cœur insensés, lubies troublantes.

De la folie au génie, il n'y a qu'un pas. Il déclare : *« Ma folie est constitutive de mon génie, qui est donc intemporel et qui a le pouvoir de faire fondre ... même les montres ».*

Salvador Dali, c'est bien plus qu'une moustache !

Artiste atypique, bizarre, inclassable, surréaliste, talentueux. C'est l'homme de tous les excès.

La réelle folie de Dali est dans sa tête. Il affirme : *« Ma structure est celle d'un grand paranoïaque. Mais je dois être le seul de mon espèce à avoir dominé et changé en puissance créatrice, en gloire et en joie, une aussi grave maladie de l'esprit ».* Narcissique, il veut attirer l'attention pour se sentir unique. Il se nomme lui-même « le divin Dali » et « Archangéliquement génial ».

Geneviève Rossiaud, le 28 mai 2024

La Peur et l'Audace se font face

Est-ce la folie qui crée le génie ou, à l'inverse, le génie est-il inévitablement fou ?

S'il est extraordinaire et reconnu, le génie peut-il rendre acceptable la folie ?

Comment, soudainement, la folie paraît-elle « géniale » ?

Que se passe-t-il entre génie et folie, qui rend admirable l'un et « enfermable » l'autre ?

On voit très vite du danger dans la folie : faute de la comprendre, il faut s'en protéger, éventuellement l'isoler, l'enfermer, puisqu'on ne sait pas quoi en faire...

On voit moins vite le danger qu'un génie peut/pourrait représenter, pour les autres, ou pour lui-même. Généralement on s'en rend compte quand c'est trop tard, dégâts à l'appui. Faut-il avoir (plus qu') un brin de folie pour être un « vrai » génie et rester génial jusqu'au bout ? À y regarder de plus près, on peut voir le brin de folie se transmuter en manie, obsession, jusqu'au-boutisme, idée fixe ou tyrannie... si le génie doit se payer à ce prix-là on reste perplexe : on préfère rester tout simplement banal.

A l'inverse voilà le « fou » génial, qui dépasse les limites, qui s'en va explorer des territoires que personne n'a osé aborder, qui sort des schémas établis, qui se moque des conventions, des règles, qui brasse la réalité brute, sans a priori, sans euphémismes, sans peurs, plongeant dans l'eau les yeux grand ouverts... c'est un peintre, un sculpteur, un musicien, un assembleur d'idées, un scientifique, un poète, un architecte de sentiments, fou d'avoir osé, génial d'être allé jusqu'au bout de son audace...

L'Audace : l'élan irrésistible, qui relie le génie et la folie ; la frontière est si mince qu'on peut l'enjamber si facilement, légèrement. L'esprit, l'intuition sont les maîtres-d'œuvre, ils avancent ; à la proue du bateau ils voient au loin le but à atteindre, le chef-d'œuvre de leurs rêves.

C'est la Peur qui s'invite subrepticement, qui retient, qui tire en arrière, qui retisse la barrière de la frontière, qui remonte les obstacles, qui installe des freins, comme des trappes invisibles : le génie y trébuchera fatalement, le fou y perdra sa confiance.

Au-dessus de cette frêle ligne de démarcation entre génie et folie, c'est la Peur et l'Audace qui se font face, se défient et s'affrontent dans un ballet grinçant, jouant d'astuces et de provocations, d'avancées ou de reculades, en suspension sur cette limite qui ondule au gré des jours et des nuits, chacune persuadée d'avoir bientôt et pour toujours le dessus... chacune faisant mine de céder, pour mieux contrattaquer par surprise... un vrai terrain de grandes

manœuvres, pendant que génies et folies font fi de tous ces jeux de stratégies et ne se fient qu'à la seule muse effervescente de leurs pensées : l'Intuition.

Pour ce qui concerne le match entre la Peur et l'Audace, je voudrais bien parier sur la victoire de l'Audace : elle serait une coéquipière parfaite de l'Intuition, qui l'attend, justement, en se balançant entre génie et folie, là où s'invente à chaque seconde cet équilibre subtil qui ne veut exclure ni les extrêmes ni les opposés.

Christiane Antoniades, le 28 mai 2024

Le thème du doute regroupe les consignes suivantes:

- « Je l’embarque ou je le laisse sur le trottoir ?... »
- « In dubio pro reo” – Le doute profite à l’accusé

Dialogue sur le doute

Moi 1 : Doute, vous avez dit doute ? C'est douteux ça. Limite sale. Comme un chemisier douteux. Ça laisse entrer le flou, le pas net, le « je ne veux rien décider », « je ne veux pas m'engager », « peut-être bien que oui, peut-être bien que non », « va savoir ».

Qu'est-ce que vous voulez faire avec cela. Rien. On ne peut rien construire sur le doute. Ni une relation, ni une discussion, ni une théorie.

Moi 2 : Bien au contraire ! Comment voulez-vous entrer en relation avec quelqu'un qui ne doute pas. Qui détient la vérité. Qui ne veut discuter que pour vous convaincre qu'il a raison. Il n'y a pas de place pour l'autre quand il n'y a pas de place pour le doute.

Moi 1 : Et douter de quelqu'un alors ? Vous trouvez cela constructif ? Intéressant ? Il faut parier sur ce que l'on voit, sur ce que l'on nous montre. Douter, c'est mettre l'autre en cause, se méfier de lui, de ce qu'il prétend. Introduire le doute c'est abandonner la confiance, indispensable à l'établissement de toute relation.

Moi 2 : Dans doute, on entend « doux ». On pense « tolérance ». Pour vivre ensemble, il faut cultiver la capacité de pouvoir douter d'avoir raison. S'enfermer dans ses convictions ne permet pas d'avancer à deux, à dix, collectivement. Et même individuellement !

Moi 1 : Vous m'énervez avec votre incertitude érigée en vertu. Comme disait la grand-mère de Martine Aubry, « quand c'est flou, c'est qu'il y a un loup ». Choisis ton camp, camarade ! Fonce !

Moi 2 : Et écrase tout sur ton passage. Non merci, pas pour moi !

Je doute que ce dialogue douteux m'amène à cesser de douter. Bon, je crois qu'il faut se faire une raison. Le doute et moi devons faire bon ménage...

Martine Chenou, le 1^{er} octobre 2024

Le doute, je l'embarque ou je le laisse sur le trottoir ?

À 92 ans, Luc fait le bilan de sa vie qui n'a jamais été un long fleuve tranquille. Divorcé, père de deux enfants, grand-père de 4 petits-enfants, médecin généraliste, il a tant bien que mal vogué sur les flots de son existence, ballotté par les plaisirs et les doutes innombrables qui l'ont rongé constamment. Luc prend conscience aujourd'hui que le doute l'a mené par le « bout du nez ».

Dès son enfance déjà, il s'était demandé si ses parents l'aimaient car ils n'avaient jamais joué avec lui, trop occupés par leurs propres soucis.

A 18 ans, Luc n'avait pas su quelle profession choisir. Il avait hésité entre la médecine et le droit. Ces deux voies lui avaient paru idéales puisqu'il aimait aider autrui. Pourtant, il s'était demandé s'il serait capable de se dévouer totalement au bien-être de ses patients. Le futur lui avait semblé si incertain... Luc avait toujours eu peur de l'inconnu. Il avait besoin d'avoir l'impression de maîtriser son destin. Après de nombreuses nuits blanches, Luc avait décidé de s'engager dans le monde médical et se croyait enfin soulagé.

Malheureusement, les maladies de ses patients lui posèrent tant de questions parfois insolubles qui le torturaient. Il hésitait sur le choix des médicaments, sur la conduite à adopter avec ses malades : devait-il leur dire toute la vérité au sujet de leur cancer, l'atténuer ou la passer sous silence ? Souvent, il se cantonnait à ne rien affirmer. Pendant 40 ans, il avait tenté de combattre les attaques du doute qui le paralysait. Faisant bonne figure, il essayait toujours de rassurer sa clientèle.

Marié avec Louise, il s'était fréquemment demandé si elle ne le trompait pas avec son collègue qu'elle appréciait tellement et qui la faisait autant rire, alors qu'avec lui, Louise semblait triste, comme éteinte. Là aussi, il avait « laissé le doute sur le trottoir ». Redoutant la vérité, il n'avait pas osé dialoguer avec son épouse.

Dans sa vie intérieure, Luc se savait avoir toujours ployé sous le joug du doute. Dans sa jeunesse, il avait prétendu que la position philosophique du scepticisme était une marque d'intelligence. Il avait critiqué la naïveté des esprits croyant en l'existence de Dieu. Il avait prôné que le discernement, le questionnement constant étaient la marque caractéristique de l'être humain. Cependant, peu à peu, la remise en question permanente de tout, l'impossibilité de trouver des réponses claires et certaines avaient affaibli Luc, même dans sa santé. Il s'était senti happé par la folie du doute. Donc, il avait dû réagir contre ces incertitudes, cette redoutable perplexité qui le tourmentait. Il décida d'abandonner sa position du doute. Il en ressentit un allègement dans son quotidien, la vie lui apparut plus joyeuse.

Dès sa retraite, Luc avait résolument choisi de ne plus se laisser embarquer par le doute. Cette attitude d'ouverture à la Vie l'a soutenu mais depuis quelque temps, Luc se sent approcher de la mort. Il n'arrive plus à faire barrage au doute qui l'assaille à nouveau. La peur du vide le plonge dans la tristesse. Il ne peut pas affirmer s'il y a une « vie après la mort » mais il décide d'accepter cette question et de l'affronter dans le silence de son cœur.

Je crois que Luc, mon grand-père, apprend courageusement à « laisser le doute sur le trottoir ». Bravo, Luc !

Arlette Tonossi, octobre 2024

In dubio pro reo

Elle s'est levée de bon matin, ce lundi, jour de travail. Elle s'est levée de très bon matin, au chalet, en Valais. Jour de travail signifie qu'il faut gagner Genève, d'abord en auto postale puis en train. En effet, comme beaucoup de ses contemporains, elle a découvert, grâce à l'épidémie de Covid, le travail à distance qui lui permet de passer de longs week-ends, du jeudi au dimanche, à la montagne, dans un chalet entouré de cette nature qu'elle aime tant.

Au moment de partir, elle découvre une femelle de chevreuil et son petit qui broutent paisiblement dans le jardin. Ah ! pense-t-elle, voici les coupables qui mangent les pommes tombées, les graines pour les oiseaux et les jeunes feuilles des arbres. Ce sont de jolis coupables, qui ont l'air bien innocents.

Prise par son travail, elle oublie de penser à son jardin, jusqu'à son retour. Le vendredi suivant, elle constate que des visiteurs ont de nouveau passé dans le jardin. Un petit sorbier dont elle suivait attentivement la croissance a été carrément déraciné, des pommes ont été grignotées. Faut-il à nouveau incriminer les chevreuils ?

Pour en avoir le cœur net, elle installe une trappe-caméra. Et les découvertes ne vont pas manquer ! Elle s'aperçoit avec stupéfaction que son jardin est un lieu très fréquenté la nuit et que les chevreuils ne sont de loin pas les plus coupables-

La caméra enregistre tout d'abord le passage d'un magnifique blaireau qui marque son parcours en creusant des trous où il dépose ses crottes. C'est apparemment lui qui a déraciné l'arbuste. Plus tard dans la nuit passe une fouine qui vient déguster une poire, laissée à mûrir ; après minuit, c'est le renard qui vient faire un tour et goûter une pomme. Enfin, au lever du jour apparaissent les chevreuils.

In dubio pro reo, le doute qui l'a saisie aura permis de démasquer plusieurs coupables qui se partagent le territoire en bonne intelligence. La trappe-caméra lui dévoile la richesse de la vie nocturne dans un petit jardin de montagne, elle lui montre tous ces animaux sauvages qui savent s'accommoder et profiter de la cohabitation avec les humains. Elle trouve cela fascinant.

Quant aux chevreuils, coupables magnifiques, ils ont mangé tous les boutons de rose du rosier de la voisine !

Danièle Kaufmann, le 15 octobre 2024

Le thème de l'illusion regroupe les consignes suivantes:

- L'idéal et l'illusion
- Illusions perdues

La recherche d'un appartement

Après bien des illusions et désillusions, vous croyez avoir trouvé le prince charmant, l'homme idéal, avec qui vous aimeriez partager votre vie quotidienne.

« Vie quotidienne », voilà une expression qui vous fait quitter votre petit nuage rose pour affronter le réel, c'est-à-dire pour vous mettre à la recherche d'un appartement qui abritera vos amours.

Or cette histoire se passe à Genève, cité qui paraît idéale à tant de personnes que les appartements y sont rares et chers. Mais vous êtes pleine de confiance, vous êtes genevoise, vous gagnez votre vie, votre prince charmant, encore étudiant, est destiné à une brillante carrière. Vous rêvez d'un bel appartement aux Eaux-Vives, quartier où vous avez passé votre enfance, près des parcs et du lac.

Vous vous renseignez, visitez des immeubles en construction, contactez les régies et vous ne tardez pas à réaliser que pour loger dans un immeuble ancien, aux loyers raisonnables, il faut se faire pistonner. Or vous n'avez pas de réseau de connaissances influentes. Vos parents sont venus d'ailleurs et votre génération n'est pas encore aux commandes. D'autre part, pour louer un appartement neuf, votre salaire de suppléante ne suffit pas.

Il vous faudra une année de recherches, d'espoirs et de déceptions pour enfin signer le bail d'un petit appartement de trois pièces, dans un immeuble HLM situé au fond du Grand-Lancy, dans la plaine maraîchère de Plan-les-Ouates ! Les transports publics ne parviennent pas encore jusque- là, ni le téléphone. Adieu lac, grands parcs, Eaux-Vives ! Pourtant, malgré tous ces aléas, le prince est resté charmant.

Cette histoire s'est passée en 1965.

Des articles parus dernièrement dans la presse, en 2024, montrent que la situation a empiré. Les loyers ne cessent d'augmenter et 8000 personnes sont en attente d'un appartement subventionné. Vivre à Genève n'est désormais possible que pour les nantis, ou les chanceux qui, à coups de pistons, trouvent des appartements à prix raisonnables. Les autres vont habiter plus loin et se retrouvent chaque matin dans les colonnes de voitures ou dans les trains bondés. La Genève de carte postale, ils ne la voient plus. Ils ont passé au régime « métro-boulot-dodo », comme la plupart de leurs contemporains et ont gardé leurs rêves et illusions pour leurs projets de vacances dans des pays idylliques et lointains.

Danièle Kaufmann, le 29 octobre 2024

Le Père Noël pour de vrai ou pour de faux?

Il revient chaque année ce gros bonhomme à la barbe blanche qui descend par la cheminée avec sa hotte remplie de cadeaux. Un bon nombre d'enfants, surtout les tout-petits, ont besoin de croire au Père Noël, car l'imaginaire prend beaucoup de place dans leur tête. Puis un jour, certains enfants se mettent à douter de son existence. Ils trouvent bizarre que ce personnage de rouge vêtu ressemble étrangement à un proche, suffoquant sous son déguisement. Un grain de beauté, un geste, un détail révèlent l'imposture. Désenchantés, ils lâchent un bout de rêve pour revenir à la réalité. A chaque Noël, des bambins attendent, mais en vain, de voir le vrai Père Noël déposer les cadeaux au pied de leur sapin. La magie commence à leur échapper. Peut-être versent-ils quelques larmes ou sont-ils fâchés contre leurs parents qui ont menti ? Georges Brassens, désillusionné a écrit : "On jeta mon Père Noël en bas du toit/ ça fait belle lurette, et j'en reste pantois."

Et oui, le Père Noël, les rennes, le traîneau qui vole ... ça n'existe pas. C'est la surprise, la confusion. Les réactions des enfants à l'annonce de la non-existence du Père Noël varient . Cela peut aller de la déception au soulagement en passant par un sentiment de trahison. Pour ceux qui y croient encore dur comme fer, c'est la magie. On s'émerveille de voir les enfants, au matin du 25 décembre, découvrir leurs cadeaux, des étoiles dans les yeux. Quelle joie d'entretenir l'illusion : on met en scène la venue du Père Noël. Certaines personnes continueront à faire semblant d'y croire, juste pour le plaisir de voir l'enchantement dans le regard des plus petits. Pour nous convaincre et se convaincre, les enfants ont réponse à tout. Mon petit-fils m'a expliqué que si le Père Noël va si vite, c'est que les rennes sont magiques et s'il n'y a pas de cheminée, il peut passer à travers les fenêtres. C'est rassurant de croire à ce bonhomme bienveillant, venu du froid, qui fait rêver. On y a tous cru un jour ou l'autre ... J'aimerais garder mon coeur d'enfant à chaque Noël pour savourer ces ambiances féeriques. Les rues se parent de lumières, les petits et les grands tréignent d'impatience, les chants de Noël résonnent dans l'air.

"Petit Papa Noël/quand tu descendras du ciel/avec des jouets par milliers/
n'oublie pas mon petit soulier ... "

Geneviève Rossiaud, le 12 novembre 2024

Un conte de fées ?

4 novembre, 20 heures. Raoul rentrait dans son studio, content de lui. La journée avait été longue, mais il avait bien travaillé. Epluché toutes les dépêches des correspondants étrangers, revu tous les sondages, interviewé de doctes spécialistes. L'espoir était solidement étayé, il avait confiance et se réjouissait de manger les sushis qu'il avait achetés au passage, en ouvrant la bouteille de chablis qu'il avait reçue récemment. Puis dormir, pour être en forme pour la journée du lendemain. Tout indiquait, et surtout son coeur, que la raison et la tolérance allaient triompher de la vulgarité et du mensonge. Il ne fallait pas désespérer des hommes, ses frères. Après tout, la bonté est plus répandue que la méchanceté, l'Amérique allait le démontrer. Repu, l'âme en paix, légèrement euphorique grâce au chablis, Raoul s'endormit paisiblement.

L'ambiance à la rédaction, le lendemain, était électrique. Le décalage horaire rendait l'impatience de tous fébrile. A part le premier bureau de vote qui ouvrait à minuit, selon une coutume locale, et qui affichait trois voix pour chacun des candidats, aucune information à se mettre sous la dent. Le dixième expert invité analysait, pour la dixième fois, les ressorts de l'Amérique profonde. On s'ennuyait, malgré la tension, dans l'attente de la nuit américaine.

Inutile de faire durer le suspense, vous savez tous le résultat.

Le 6 novembre, à 6 heures du matin, Raoul se retrouve sur la route de son studio. Pas de sushis, pas de chablis non plus, il a déjà bu trop de bourbon avec ses collègues, pour noyer leur chagrin plus la nuit avançait. Titubant légèrement, profondément déçu par ses congénères, écoeuré d'un résultat qui allait contre tout ce qui le mettait en mouvement chaque matin : la quête de la vérité, la recherche de la paix, la reconnaissance de l'altérité, l'empathie, il est désespéré. Ainsi donc, tous ces idéaux n'étaient qu'illusoire, ils se cassent les dents sur le chacun pour soi, le « pourvu que j'aie de quoi vivre moi et ma famille » ? Quelle désillusion. Comme le marmonnait un vieux garçon de café viennois dans les années soixante, fatigué par quarante ans de métier au service des autres : « ich hasse die Menschheit ».

Au comble du dégoût, Raoul manque la marche qui le mène à son palier et s'effondre en poussant un grand cri de douleur et de rage.

Sonné, il tente de rassembler ses forces pour se relever, mais en vain. C'en est trop. Il se met à pleurer comme un enfant.

Un rai de lumière apparaît sous la porte de sa voisine, une blondasse sans intérêt qui se voudrait influenceuse de mode et ne lui dit jamais bonjour. Elle apparaît vêtue d'un pyjama en pilou pilou, les yeux un peu collés : « mais que vous arrive-t-il ? » Elle se penche sur sa cheville enflée, l'aide à se mettre à

quatre pattes, lui prend la clé qu'il lui tend, et le soutient jusqu'à son canapé. Lui propose une tisane, va chercher chez elle de la décongestine et une bande, soigne sa cheville. Lui demande ensuite si elle peut le laisser seul, avant de rentrer chez elle. Le souci de l'autre, une illusion perdue ?

Martine Chenou, le 12 novembre 2024

Illusions perdues ?

James, fils d'un pasteur écossais d'un petit hameau perdu dans les montagnes avait toujours rêvé d'horizons lointains. A 20 ans, il décida de rejoindre les rangs des soldats britanniques partant pour l'Inde. Nous sommes en 1890 et James se réjouissait d'apporter les bienfaits de la culture occidentale dans cet immense pays qu'il fallait dompter. Il croit au progrès économique politique que la Grande-Bretagne amènera dans cette société divisée par les castes et soumise aux impératifs religieux.

En arrivant à Bombay, James est impressionné par l'énorme fossé entre la richesse des princes et la misère criante du peuple. Comme ses concitoyens, James se sent fier de montrer aux Indiens la supériorité des valeurs démocratiques européennes, de leur prouver le bien-fondé de méthodes de travail efficace et constant, de les amener à éduquer tous les enfants, les filles également, afin que tous respectent l'ordre social et obéissent au Dieu chrétien.

Après dix ans et plusieurs combats sanglants, où les soldats britanniques avaient dû mâter les révoltes de la population indienne un peu partout dans le pays, James commence à douter du bien-fondé du colonialisme. Il avait cru en un idéal de liberté, de respect mutuel de la diversité des mentalités et des mœurs. Il avait imaginé que les coutumes pourraient s'adapter progressivement les unes aux autres. Il avait espéré que les maharajahs accepteraient plus facilement de partager leur immense pouvoir avec leur peuple. Or, la majorité des Indiens n'avait pas voulu s'émanciper de la tyrannie de leurs princes, pensant qu'en renversant cette suprématie, le chaos s'installerait. De nombreux pères avaient refusé d'envoyer leurs enfants à l'école, redoutant qu'ils soient trop influencés par des idées nouvelles jugées subversives pour la continuité d'une société régie par la tradition.

James et son régiment avait été contraint d'emprisonner les résistants, de frapper les combattants rejetant les valeurs européennes, de punir durement des femmes et des enfants...Lorsqu'ils avaient été obligés de capturer des prêtres prêchant contre la perte des mœurs occidentales, la population s'était violemment rebellée et plusieurs des leurs avaient été mutilés. James se rend compte, après dix ans de violence, de résistance, de tant de morts et de blessés, qu'il a perdu ses illusions. Il avait désiré partager des valeurs de justice. Or, il est conscient maintenant qu'on ne peut imposer sa mentalité par la force. Il avait cru que la société européenne était supérieure et que les inégalités découlant des religions devaient être « réparées », voire supprimées. Au fond de lui-même, James sent que l'ordre occidental est aussi fondé sur des inégalités économiques, que beaucoup d'enfants, comme en Inde, travaillent également durement au lieu d'étudier à l'école, que les femmes

continuent de se soumettre à leur époux, que la religion imprègne toutes les classes sociales d'une discipline de fer.

James est déçu par les résultats si semblables de la comparaison de ces deux mondes soit-disant si différents ! S'est-il battu en vain pour un idéal inatteignable, un monde plus juste ? Mais vivre sans idéal, James ne le peut pas ! Il choisit de continuer d'y croire même s'il sait qu'un idéal est aussi constitué d'illusions qui enjolivent la dure réalité.

Arlette Tonossi, novembre 2024

Illusions perdues

Quel jour triste malgré le soleil automnal que ce mercredi 6 novembre ! Comme bon nombre de petits Suisses, je me suis pendant quelques semaines réjoui à l'idée qu'une belle personne allait enfin devenir présidente d'un pays qui se dit grand et pouvoir y défendre les droits les plus élémentaires des femmes de disposer de leur corps et d'être enfin reconnues comme des êtres humains à part entière et non seulement comme des objets érotiques à disposition de mâles échaudés. Mais cette attente d'un progrès social espéré ne devait être qu'une de ces maudites illusions d'optique qui faussent notre perspective. Jusqu'à hier j'osais encore imaginer que la bêtise n'était pas plus puissante que la sagesse, que le bien des peuples et des démocraties serait au-dessus de la barbarie et du pouvoir de l'argent. Naïf que je suis !

Tout ça c'est du cinéma. Un véritable western dans lequel le méchant prend le dessus. Il a tiré plus vite que son ombre et les gens, confondant leur rôle de citoyen avec celui de spectateur ont applaudi le voyou tant il ressemble à un héros de thriller. Celui que personne ne peut imiter, plus laid, plus fort, plus méchant, plus bête, donc celui qui est au-dessus de tout.

Triste monde que celui dans lequel le mensonge prend le dessus sur la vérité, l'outrecuidance prend le dessus sur la modestie, le diable qui se prend pour un dieu prend le dessus sur le citoyen qui se dit normal.

Illusions perdues, espoirs d'une vie et d'un monde meilleur perdu. Tristesse.

René Magnenat, le 12 novembre 2024

Le thème du risque regroupe les consignes suivantes:

- Bien sûr il y a des risques, mais le risque est ce qui épice la vie
- J'ai pris le risque...

Les risques du mariage et de la mort

J'ai pris le risque. Mais de quoi? Cela suppose que l'objet du risque en question est un événement futur qui peut ou peut ne pas se réaliser. Prenons un exemple simple. J'achète un billet de loto. Je risque de gagner le million dont j'ai absolument besoin pour renflouer ma trésorerie mais je risque aussi de perdre les dix francs que j'ai investis dans cet exercice capricieux. Le résultat escompté est donc fonction d'une certaine probabilité de gain que des mathématiciens expriment par ce qu'ils appellent l'espérance mathématique. Mais au diable ces calculs de boutiquier et d'ailleurs, soit dit en passant, quel affreux oxymore! Comment l'espérance, la lumière de l'âme selon Victor Hugo, pourrait être mathématique?

Et puis, ce n'est pas comme cela que cela fonctionne dans la vraie vie, nous ne sommes tout de même pas des machines à calculer sans coeur et sans émotions. Admettons-le, acheter un billet de loterie, c'est de la jouissance. C'est connu, cela provoque une réaction chimique dans le cerveau qui implique le circuit du plaisir et l'intervention des neurotransmetteurs, comme Geneviève nous l'a d'ailleurs fort doctement expliqué il y a une quinzaine. Mieux encore, la prise de risque répétée engendre une addiction et les preneurs de risque ne cessent d'en prendre toujours d'avantage. Les exemples abondent. Ce cher Joseph Kessel, déjà cité dans cet atelier, n'avoue-t-il pas qu'il est bon de risquer sa vie sans cesse? Mais dans le domaine du mariage, c'est encore plus ébouriffant. Cari Grant, combien de fois s'est-il marié? Cinq fois, incroyable! Il savait bien pourtant que tout mariage a au moins cinquante pour cent de chance de tourner en jus de boudin. Il aurait dû s'en tenir à un seul échec et bien non, il récidive. Et il n'est pas seul, j'en donne pour preuve Elisabeth Taylor, huit mariages, mieux encore Zsa Zsa Gabor, une star hollywoodienne d'origine hongroise, neuf mariages! Celle-là même qui déclarait « Je suis une très bonne gardienne de maison: Quand je divorce, je la garde! ». Cléopâtre quatre mariages, d'abord avec deux de ses frères puis, pour rompre la monotonie fusionnelle familiale, avec Jules César et Marc Antoine. Et il y en a tant d'autres. A coup sûr, le concept d'espérance mathématique présente bien des limites.

Mais il y a des cas encore plus farfelus, de celles ou de ceux qui refusent d'admettre l'existence même d'une probabilité associée à un risque. Tenez, prenez le risque de mort. J'ai entendu certains commentaires dans cet atelier insinuant que nous allions tous y passer, certes dans un avenir très lointain mais garanti quand même. La mort est donc un événement communément escompté d'une probabilité de cent pour cent. Et pourtant, d'aucuns nient la probabilité certaine de cet événement. Tenez, prenez l'exemple de Madeleine

de Scudéry qui vécut au 17^e siècle et qui écrivit à l'un de ses nombreux amants à perruque truffée de poux: « Si le sort venait à rompre le fil de ma vie, souvenez-vous que je vous ai aimé » ou, dans notre vernaculaire, advenant que je meure un jour, rappelez-vous que ... Audacieuse cette grande âme, les probabilités, elle n'en a cure.

Mais ne savais-tu pas, chère Madeleine, j'ose le dire, que toi et moi nous nous ressemblons plus qu'on ne le croirait: toi quand tu ambitionnes du côté de ton petit ami, moi quand j'ambitionne du côté du Suisse Loto. A bien y penser, tu avais quand même plus de chance de décrocher ton lot que je n'en ai de gagner le mien. Qu'à cela ne tienne, j'avais quand même, comme on dit au Québec, continuer de prendre des chances.

Jean-Emile Denis, avril 2024

Bien sûr, il y a des risques, mais le risque c'est ce qui épice la vie

Un peu dingue, voilà ce que j'étais dans ma jeunesse. Mais avec le temps ne demeure que le meilleur, surtout si le pire ne s'est pas produit !

On m'a mis sur des skis à l'âge des culottes courtes : à cette époque la neige recouvrait souvent les prés de mon quartier ainsi que les routes voisines. Mes copains et moi dévalions les pentes à toute allure, sur nos lattes de bois ou en luge Davos, ne prenant bien sûr aucun risque. C'est ce que nous déclarions à nos parents. Seules quelques cicatrices un peu partout sur le visage et le crâne nous dénonçaient parfois à notre rentrée souvent tardive. Rien de plus normal en fait.

Mais l'adolescence arrivée, il fallait épater la galerie des copains et celle des pas copains du tout en leur montrant ce que nous étions capables de faire.

Et me voilà, un jeudi de février 1964 accompagné de mes lulus de l'Ecole Supérieure de Commerce au sommet d'un long téléski, par un soleil éblouissant, à observer la pente qui s'offre à nous. A cette époque mes skis mesurent 2m15 et sont de Marque Attenhofer A15, du métal bien lourd. Les discussions avant de nous élancer dans la pente très raide me font annoncer que je vais prendre tout schuss à travers le champ de bosses. Rappel historique, en ce temps-là il n'y avait pas de damage des pistes, on skiait sur une neige tassée par les skieurs.

Les copains descendent à leur rythme pour m'attendre en bas la dérupe.

Je skie bien, je ne risque donc pas grand-chose. Me voilà parti, la vitesse me fait d'abord passer d'une crête de bosse à l'autre, puis soudain je m'envole, mes skis s'écartent et je m'étale tête la première à travers les coussins de neige heureusement légère qui recouvrent la piste. Je dois battre le record du monde du 100m alors de 10 secondes.

Je suis sonné, ne vois rien, n'entends rien pendant un bon moment. On me relève, me parle, me demande qui je suis, où je suis. On me traite de barjot, mais je n'y comprends rien. Pourtant je remets mes skis alors attachés avec une longue lanière qui par bonheur ne me sont pas arrivés sur le crâne, ce qui m'arrivera un mois plus tard alors que je fonctionnais comme moniteur SDO pour des enfants de Champagne.

J'ai bien sûr passé le reste de la journée attablé dans un resto d'altitude bien chauffé en me disant que j'avais un peu trop poussé le bouchon. Faire un exploit pour s'attirer de l'admiration et se faire traiter de taré...

René Magnenat, le 26 novembre 2024

Oui, le risque épice la vie

A 26 ans

J'avais 26 ans et je naviguais sur un voilier de Trieste à Patras. Nous approchions d'un petit port juste avant notre destination finale. Le voilier fonçait à toute allure : vent, force 4. J'étais sur une coursive du bateau pour rejoindre la proue du bateau. Tout à coup, le barreur a viré de bord brusquement. Mon pied a glissé. Je me suis raccrochée à une main courante sur le bastingage. Elle s'est décollée de la coque du bateau mais pas entièrement. J'ai juste eu le temps de sauter dans le cockpit. Ouf ! Je tremblais de tout mon corps, mon cœur battait à tout rompre. Si j'étais tombée à la mer, jamais je n'aurais eu la force de nager pour rattraper le bateau filant à une telle vitesse. Et nous n'avions même pas de bouées de sauvetage ! Souvent, j'ai repensé à cet épisode et je suis heureuse de n'avoir pas infligé un tel chagrin à mes parents : ma disparition en mer à tout jamais. Oui, le risque que l'on court, quelquefois à son insu, épice la vie et la mémoire aussi !

A 61 ans

A l'âge de 61 ans, en cheminant à la rue Vautier à Carouge, j'ai vu la devanture d'une arcade à l'ancienne portant un écriteau : à louer. Je me suis précipitée chez la propriétaire du lieu, habitant tout à côté. Une vieille dame au doux prénom de Muguette m'accueillit. Le contact fut chaleureux et j'obtins la location de ce lieu magique. Cette arcade donnait sur le trottoir, avec sa porte en vieux bois et ses fenêtres à croisillons. On ouvrait la porte, un petit escalier de deux marches et là un bel espace avec un parquet, une salle de bains et une cuisine à l'arrière. Le souvenir des lectures à l'école où l'on évoquait Mme de Sévigné, Mme de Staël me firent transformer cette arcade en salon littéraire : le mobilier fut soigneusement choisi en conséquence. Et j'ouvris mon arcade en août 2005. Mon premier invité, le dernier dimanche d'août, fut Metin Arditi. Ecrivain débutant à l'époque, il nous présenta et lut des extraits d'un ouvrage qu'il venait d'éditer « Dernière lettre à Théo ». Il nous révéla sa passion pour Van Gogh et je garde un souvenir ému de nos têtes penchées à l'écouter, autour de la grande table en bois, dans la douce lumière d'une fin d'après-midi.

Et pendant quatre ans, j'ouvris ma petite arcade, trois dimanches par mois de 16 h à 21 h, pour recevoir un écrivain romand. Joies, rencontres animées, livres, mots et apéros dégustés, amitié tout simplement. J'avais fait confectionner une belle enseigne, vert et or, qui portait le nom : Au bonheur des mots. Oui, j'avais pris le risque, toutes sortes de risques, ne plus pouvoir payer mon loyer, des dégâts à l'arcade extérieurs ou intérieurs, l'ivresse de mes convives, le mécontentement d'un auteur. Mais je n'ai récolté que satisfactions et remerciements. Vingt ans après cette expérience, j'en suis encore tout étonnée. Oui, le risque épice la vie, et bien entendu la vie littéraire aussi !

Denise Martin, le 26 novembre 2024

25 juillet

En ce début d'été 1940, la Suisse se retrouve encerclée par les troupes de l'Axe, avec les Allemands à l'ouest, au nord et à l'est, et avec les Italiens au sud. La position centrale de la Suisse, et surtout l'importance de ses voies ferrées à travers les Alpes, la placent dans une situation dangereuse. Certains membres du gouvernement fédéral pencheraient déjà pour des accommodements avec nos dangereux voisins.

Le chef de l'armée, le général Guisan, va prendre un très grand risque pour faire connaître à ses commandants de troupes sa conception et son plan de défense du pays. Le 25 juillet 1940, il convoque tous les commandants de troupe à l'embarcadère de Lucerne, face à la gare. Ils sont environ 630. Ils vont monter à bord du plus grand et du plus récent bateau de la compagnie de navigation du Lac des Quatre-Cantons, le « Stadt Luzern ». Une plaque commémorative fixée sur l'une des parois intérieures indique encore aujourd'hui ce fait exceptionnel.

Le bateau fait halte au petit débarcadère du Grütli, en face de Brunnen. Tous les commandants descendent du bateau et empruntent le petit chemin qui mène à la prairie mythique, dominant le lac, face aux montagnes schwytzoises avec les imposants sommets des Deux Mythen.

La troupe se rassemble en demi-cercle, face au général qui prononce son fameux discours du Grütli, dans lequel il annonce la création du Réduit national et l'esprit de résistance qui prévaudra dans les années difficiles qui s'annoncent. Il abandonne vite son manuscrit et parle à ses hommes droit dans les yeux. La force inattendue qui monte de la prairie le guide dans son allocution.

Un acte de sabotage sur le bateau, ou une attaque aérienne sur la prairie du Grütli, et c'en était fait de l'armée suisse, privée de la majeure partie de ses commandants de troupe. Le risque pris était immense, « tous les oeufs étaient dans le même panier », mais l'objectif du général était atteint : chacun se souviendra dans les moments difficiles de cet instant de vérité, sur les lieux mêmes (selon la légende de la Confédération) où fut prononcé le serment des trois Suisses pour lutter ensemble contre les visées des Habsbourg sur les terres d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald. Même lieu, même menace vitale pour la liberté du pays, et quelqu'un à nouveau qui dit non et demande l'adhésion de ses subordonnés à sa volonté de résistance.

Le contenu du discours, avec la description des objectifs du Réduit national à construire et l'affirmation de la volonté de ne pas céder aux menaces, était certes important, mais le moment et le lieu, avec leur implication émotion-

nelle, formaient la partie peut-être la plus importante de la réunion. La Suisse n'était pas sauvée, mais la Suisse affirmait, par la voix du chef de son armée, qu'elle allait se battre pour résister et rester libre. Le risque de tenir cette réunion était grand, mais les résultats allaient être à la hauteur pendant les années de guerre qui suivirent. La construction des fortifications qui débutèrent quasi immédiatement, le minage des axes routiers et ferroviaires à travers les Alpes, furent autant d'actes clairs pour les pays de l'Axe : une attaque de la Suisse déboucherait sur une campagne longue et coûteuse, sans être certains que les passages à travers les Alpes seraient préservés et utilisables. Des accords permirent d'assurer le passage des trains entre l'Allemagne et l'Italie sans qu'il soit nécessaire de se battre pour cela. La diplomatie avait réussi là où les attaques brutales auraient très probablement échoué.

Jean-Marc Meyer, le 7 décembre 2024

J'ai pris le risque...

A 35 ans, Alain se sent enfin en accord avec lui-même, pourtant il en a traversé des montagnes russes d'émotions contradictoires !

Pendant 15 ans, après ses études commerciales, il s'était engagé corps et âme dans cette banque internationale. Il avait tout sacrifié pour sa carrière : loisirs, vie de couple, amitiés. Peu à peu, il s'était trouvé captif de filets impitoyables qui l'avaient étouffé. Il s'était accroché malgré cette pression temporelle, ces RDV successifs, cette constante tension à produire toujours plus de résultats car il avait été si fier de sa promotion ! Mais quand il avait dû refuser un petit crédit de 500 Euros à ce modeste couple âgé qui empruntait cette somme pour ne pas décevoir leur petit-fils gâté à cause de leur cadeau pas assez somptueux pour lui, quelque chose s'était brisé en Alain. Un rouage de sa tactique financière s'était bloqué. Comment en était-il arrivé à devenir un maillon si froid de cette chaîne économique inhumaine ?

Tout à coup, Alain s'était dégoûté de lui-même, de sa totale soumission à sa hiérarchie. Afin de pouvoir se regarder en face sans honte, il se devait de refuser son esclavage à la banque. Il était tenaillé entre les calculs de son ambition professionnelle et sa petite voix qui lui répétait sans cesse qu'il ne pouvait pas continuer à vivre aveuglément ainsi, c.a.d. à essayer de survivre. Rationnellement, Alain ne comprenait plus ce qui lui arrivait. Il n'était plus en mesure de travailler, tout lui semblait être au-dessus de ses forces. Un médecin diagnostiqua un burn-out.

Dans cette période de purgatoire de 5 mois, ces limbes presque inconscientes, le vide dévastateur, une petite étincelle se fit progressivement jour en lui. Il osa faire face aux hésitations et tenter de répondre aux questions d'une nouvelle opportunité. Pourquoi ne pas changer de profession ? Naturellement, il était conscient des nombreux risques encourus : son train de vie diminuerait, sa famille déçue le critiquerait, ses relations le laisseraient tomber...Il devrait même déménager afin de recréer un autre environnement. Alain n'était pas encore tout à fait sûr de son nouveau choix mais un irrésistible élan de vie le parcourait à nouveau.

Il osa faire confiance au destin, téléphona à de nombreuses écoles, attendit fébrilement des RDV. Il prit le risque de laisser monter en lui son envie de transmettre ses connaissances et son enthousiasme pour l'art. Il avait toujours aimé peindre, on avait souvent souligné son talent mais avec son emploi surchargé, il avait dû y renoncer.

Un matin, une école le convoqua. Alain put débiter sur cette autre voie. Le cœur battant, il sentit qu'il avait bien fait de prendre ce risque incroyable de

tout perdre, sa carrière s'était fracassée mais, grâce à sa traversée du désert, son audace, il sait qu'il est maintenant à sa juste place. Après 5 ans d'enseignement, il ressent qu'il peut enfin s'épanouir. La vie l'a amené à choisir de risquer le tout pour le tout et il a gagné ! Il s'est perdu pour mieux se retrouver. Une nouvelle facette de lui-même peut se dévoiler et le nourrir. Quelle joie ! Il se félicite d'avoir pris ce risque même s'il a déçu beaucoup de monde. Alain en est convaincu, le jeu en a valu la chandelle.

Arlette Tonossi, le 10 décembre 2024

J'ai pris le risque

J'ai pris le risque d'aimer Et j'ai gagné l'affection de mes proches et de mes amis.

J'ai pris le risque de donner du temps Et j'ai gagné un sentiment de solidarité.

J'ai pris le risque des responsabilités Et j'ai gagné une belle fierté.

J'ai pris le risque d'ouvrir grand ma fenêtre Et j'ai gagné le vent du large.

J'ai pris le risque de fermer la porte à mes soucis Et j'ai gagné la liberté.

J'ai pris le risque de croire en toi Seigneur Et j'ai gagné l'espoir de te revoir.

Mais j'ai pris aussi le risque d'être en colère Et je l'ai payé très cher.

Car j'ai pris le risque de parler Et le conflit a éclaté.

Alors j'ai pris le risque de me taire Et j'ai gagné un silence pacifié.

Puis j'ai pris le risque de pardonner Et j'ai gagné une oasis méritée.

Enfin j'ai pris le risque de rêver à l'au-delà Et j'ai gagné l'éternité.

Oui, j'ai pris le risque de vivre Et j'ai perdu un peu, mais beaucoup gagné !

Denise Martin, le 10 décembre 2024

Le thème de l'écriture d'une lettre regroupe les consignes suivantes:

- Une lettre d'amour
- Une lettre de colère

Lettre d'amour et de colère d'un abominable crocodile à une divine gazelle

*Au bord de la Massai Mara
Belle tu m'apparus tout à coup
Alors que je mâchais un gros rat
Plus malodorant qu'un vieux gnou*

*Quand tu t'en viens près de ma rive
Pour siroter cette eau fétide
Toi si aérienne et si vive
D'instinct carnivore je me vide*

*Moi qui saurien borné sans âme
Avais passé ma vie navré
Parmi nombre d'hippopotames
Hideux obèses et édentés*

*Derechef je suis envoûté
Pour toi éclate ma passion
A coup sûr pour l'éternité
Dénué d'espoir de rédemption*

*Autrefois je t'aurais croquée
Sans une quelconque hésitation
Désormais sans arrière pensée
Végane je suis: Délectation!*

*Ô ma fière gazelle adorée
Reviens me voir près de ma rive
Sans quoi c'est sûr je vais sombrer
D'amour et de passion trop vive*

*Hélas elle ne saurait durer
Cette lassitude des protéines
Et le désir de dévorer
Bien vite revient ô ma divine*

*Quelle fureur indicible,
De ne pouvoir réconcilier
Un amour pur et invincible
Avec le goût de t'étriper.*

*Création ou Évolution,
Qu'importe la responsable,
La fureur sur la passion
Emporte mon âme misérable*

*Pour toi je vais me retenir
Mais zèbres et autres ongulés
Aurient grand tort de ne pas fuir
Très loin de mes crocs acérés*

Jean-Emile Denis, janvier 2025

Lettre fictive de Georges Brassens adressée à ses amours d'antan

Je veux dédier cette lettre à toutes les femmes que j'ai aimées l'espace d'un instant ou pour plus longtemps.

Te rappelles-tu, ma mère, quand tu me berçais, dans ma tendre enfance, avec tes chansons napolitaines que tu me fredonnais.

A toi, la première fille que j'ai prise dans mes bras, jamais de la vie je ne t'oublierai.

Ma Jeanne, mon amante, ma confidente, mon ange gardien, je t'ai aimée dans l'ombre. Toi, qui avais 30 ans de plus que moi, toi la femme au grand coeur dont je suis tombé amoureux, tu m'as hébergé, offert ma première guitare.

Pour la Belle que j'ai invitée sous mon parapluie, je chante :

"Un p'tit coin d'parapluie / contre un coin de paradis ..."

Toi, jolie aventure d'un beau mois de mai, aux yeux tendres que j'aimais.

"On effeuilla vingt fois la marguerite / elle tomba vingt fois sur "pas du tout" / Et notre pauvre idylle a fait faillite / il est des jours où Cupidon s'en fout."

Et vous, brave Margot, princesse vêtue de laine, déesse en sabots, j'avais rendez-vous avec vous.

Vous souvenez-vous, ma mie, candide inconnue, quand nous échangeions des *"je t'aime pathétiques"* sur un banc public. Comme vous aimiez les longues promenades, les fleurs, les billets doux, les sérénades.

Il suffit de passer le pont ...

Et dans ton coeur Hélène, j'ai trouvé l'amour d'une reine; et moi je l'ai gardé.

Et toi, Mireille, t'en souviens-tu, quand nous nous sommes enlacés à l'ombre d'une treille. Quel joli vent nous a poussés l'un vers l'autre !

Mais c'est toi, Püppchen, ma petite poupée, ma muse, ma déesse, mon amour qui as illuminé et bouleversé ma vie.

Je ne t'ai pas demandé ta main. Je n'ai jamais signé *"au bas d'un parchemin"* un acte civil et encore moins religieux pour un mariage. *"De servante n'ai pas besoin / et du ménage et de ses soins / je te dispense / qu'en éternelle fiancée / à la dame de mes pensées toujours je pense."* (La non-demande en mariage)

Vous, les femmes qui ont jalonné ma vie, vous souvenez-vous encore de moi ?

Je vous ai toutes aimées ou presque ...

Votre troubadour pour toujours

Geneviève Rossiaud, le 7 janvier 2025

Rosalind

Chère Madame, chère Rosalind,

Vous voudrez bien, j'espère, pardonner la familiarité avec laquelle je m'adresse à vous, mais vous êtes devenue pour moi une figure tellement familière qu'aucune autre introduction ne me paraissait correcte.

Je vous ai vue pour la première fois à la déchetterie de P. Vous aviez deux gros sacs de vieux papiers que vous commenciez à enfourner dans le bac de récupération. Vos longs cheveux aux mille nuances de gris ont tout de suite attiré mon regard, puis votre silhouette, et cette démarche que vous aviez, comme si vous glissiez sur la route. Un coup de vent a fait voler quelques-uns de vos papiers, une enveloppe a passé près de moi. Je l'ai ramassée, elle portait une adresse. J'ai discrètement découpé la partie avec l'adresse et je suis allé porter le reste dans le bac de récupération, juste à côté de vous. Vous ne m'avez pas vu, pas regardé. De retour chez moi, j'ai regardé l'adresse : Rosalind Newman, 3, place de l'Eglise à P. S'agissait-il bien de vous ? Le hasard m'a fourni ce premier indice, mais l'astuce m'a permis d'en savoir plus. J'ai marché devant le numéro 3, j'ai bien vu une boîte aux lettres avec ce nom, mais était-ce bien vous ? Je suis allé plusieurs fois, les jours suivants, boire un café Chez Juliette, le café restaurant situé presque en face du 3, place de l'Eglise, dans l'espoir de vous voir sortir de cette maison. Enfin je vous ai vue sortir et partir vers le centre du village.

Un autre jour, en allant à M. à la Librairie d'Ernestine, je vous ai revue, en photo, tenant un petit cochon dans vos bras. La librairie faisait la promotion du nouveau livre de Rosalind Newman : « The nostalgia of Nicky the Piglet ». J'en savais un peu plus sur vous, puisqu'il s'agissait bien de vous, mon inconnue de la déchetterie.

En retournant boire le café un matin Chez Juliette, je vous ai vue arriver et marcher sans hésitation vers une table qui semblait être votre place habituelle. Vous aviez un gros sac plein de lettres, que vous avez ouvertes, parcourues rapidement, et classée en deux piles, à gauche et à droite de la table. Vous avez alors répondu aux lettres de la pile de gauche avec une carte de promotion pour votre dernier livre, un mot et une signature. Le « service minimum ». Ceci terminé, vous avez repris les lettres de la pile de droite, en les relisant attentivement et en triant à nouveau. Seule trois sont restées dans la pile de droite, les autres rejoignant le « service minimum ». Et vous avez longuement répondu aux trois heureux qui avaient su capter votre attention. C'est pour cela que ma lettre aujourd'hui est écrite sur un papier d'une couleur légèrement brune, bien distincte du papier habituel. Comme cela, je pourrai peut-être voir si elle atterrira dans la pile de droite, avec la promesse

d'une réponse.

Vous êtes entrée dans ma vie par un vrai hasard, et vous êtes en train, sans le savoir encore, d'y bousculer mes habitudes et la quiétude que j'avais enfin réussi, après deux ans d'efforts, à retrouver à la suite de mon troisième divorce qui avait de loin été le plus pénible. Vous occupez mes pensées à n'importe quel moment de mes jours et de mes nuits, et je n'arrive pas à oublier votre silhouette ni à cesser d'échafauder les plans les plus baroques pour enfin vous rencontrer. Vous avez provoqué un vrai bazar dans ma vie !

A bientôt peut-être....

Mathieu

Jean-Marc Meyer, le 26 décembre 2024

Une lettre d'amour

Mon ami,

Je viens de te déguster sous forme de truffe, avec mon café quotidien. Tu étais délicieux, tu as fondu dans ma bouche, laissant échapper ce goût de chocolat noir, sucré juste comme il faut, parfumé de kirsch et d'une pointe de café.

Chaque année, et une seule fois, pour Noël, je te transforme en truffes, selon une recette héritée de ma mère. Ces truffes sont prises d'assaut par la famille et englouties en un temps record. J'ai eu bien de la peine à en distraire quelques-unes pour mon usage personnel.

C'est sous cette condition que je te préfère. Bien sûr, tu prends toutes sortes de formes : cœurs pour la Saint Valentin, lapins et œufs pour Pâques, marmites pour l'Escalade. Transformé en plaques à l'emballage coloré, tu essaies de séduire tes amateurs à qui tu proposes des voyages gustatifs en Afrique ou en Amérique du Sud.

Tu as fait un long périple pour parvenir jusqu'à moi. J'ai vécu longtemps dans l'innocence, me contentant de te déguster. Puis j'ai découvert les problèmes des plantations, du travail des enfants, de la rémunération des producteurs. Toutefois je ne peux résister à l'envie de jouir de toi.

Pour satisfaire ma passion, j'essaie de faire taire mes scrupules en t'achetant chez Sicam, un chocolatier qui fait du circuit direct.

Tu m'es indispensable, je ne peux me passer de toi. Tu es la seule friandise que je m'autorise.

Je prends bien garde à ne pas tomber dans l'idolâtrie, à te manger avec modération pour éviter l'obésité, fâcheux effet secondaire. Mais tu es un merveilleux antidépresseur dont je ne saurais me passer. Montesquieu a écrit : « Je n'ai jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture ne m'ait ôté. » En le paraphrasant je peux prétendre : » Je n'ai jamais eu de chagrin qu'un morceau de chocolat ne m'ait ôté. »

Chocolat, je t'aime

Danièle

Danièle Kaufmann, le 7 janvier 2025

Lettre d'amour

Mon très cher Paul,

À 21 ans, naïve, je croyais sincèrement que notre amour braverait toutes les difficultés et qu'ensemble, nous déplacerions les montagnes du « qu'en dira-t-on » pour parvenir à regarder ensemble dans la même direction et vivre notre passion dévorante.

Oui, je sais, tu avais 40 ans, ta carrière de professeur universitaire était en pleine ascension. Moi, je n'étais qu'une simple étudiante parmi toutes celles qui recherchaient constamment ton approbation. Pourtant, tu m'avais remarquée, moi, parmi la centaine de jeunes assistants assidûment à tes cours de littérature comparée. Tu avais souligné devant tous et toutes l'originalité et la pertinence de mes commentaires, tu avais même lu une partie de mon analyse à l'auditoire, ce qui m'avait réellement surprise !

Ainsi, quand tu m'as un jour invitée à boire un verre afin d'en discuter, je rayonnais de fierté. Notre rencontre m'avait troublée et ta bienveillance m'avait réchauffé le cœur. J'avais toujours apprécié ton ironie et l'intensité de ton regard me bouleversait. Je me réjouissais de plus en plus de nos rendez-vous hebdomadaires. Toi aussi, tu t'ouvrais plus et me parlais de ta vie maritale qui ne te semblait plus très épanouissante. Tu m'affirmais que nos dialogues te soutenaient beaucoup et que, dans la monotonie de ta vie, une brèche joyeuse s'ouvrait grâce à moi. Ma fraîcheur t'enthousiasmait. Tu m'avouais que tu pensais souvent à moi, presque malgré toi...Tu insistais sur l'importance qu'avaient pour toi nos rencontres. Je savais que j'étais tombée amoureuse de toi et tes paroles me reconfortaient. En effet, j'étais convaincue que nous allions pouvoir vivre une profonde histoire d'amour et recommencer, à deux, une nouvelle vie.

Bien sûr, mon mental me murmurait sans cesse que j'étais irraisonnable, que notre différence d'âge était un obstacle, que nos milieux sociaux divergeaient trop, que tu te lasserais de mon ingénuité après m'avoir séduite...Bref, je vivais entre le paradis de nos rendez-vous et l'enfer des doutes qui m'assaillaient. Mes amis avaient compris que nous avions une relation risquée et essayaient de me convaincre de ne pas m'engager avec toi. Ils affirmaient même que tu avais une réputation de séducteur et que je ne pouvais pas compter sur tes nombreuses promesses de rompre avec ton épouse. Malgré tout, aveuglée par mon amour pour toi et surtout mon admiration pour tes capacités professionnelles, je refusais leurs conseils, me fâchais même avec certains. J'avais trop besoin de toi et trop envie de croire qu'ensemble et grâce à ma patience, tu quitterais ta femme.

Après deux ans, j'ai dû me rendre à l'évidence : tu ne changerais rien à ta vie et tes fréquentes promesses restaient non tenues, je passais d'interminables heures à t'attendre désespérément.

Je réalisais que je n'avais été qu'un épisode bienfaisant, une nouvelle occasion de te prouver ton pouvoir de séduction, une pause agréable dans ta course au succès. Bref, le cœur brisé, j'ai utilisé le peu de force de volonté qui me restait pour briser mes chaînes, couper le profond attachement qui me rendait ton esclave. Ce sevrage de toi a été douloureux mais j'ai pu surmonter cette blessure grâce à mes amies. Je t'écris cette lettre, après deux ans de travail alchimique sur moi-même, pour te dire que je te pardonne ton égoïsme et ton manque de sérieux comme j'accepte ma responsabilité dans cette relation bancale. Nous avons mutuellement besoin d'un changement dans nos vies. Je ne regrette rien, je t'ai aimé de tout mon cœur, cela m'a enrichie et j'ai mûri. Bonne route à toi ! Christa

Arlette Tonossi, janvier 2025

À ma galerie des disparu-e-s

Cette lettre ne pourra pas être acheminée par la Poste : ses destinataires sont désormais classés « inconnu-e-s » à leur adresse. Elle partira dans une autre dimension spatiale qui échappe aux règles de l'écoulement du temps : il passe, mais il ne nous éloigne pas des personnes disparues. Il accentue certains aspects de leurs vies qui perdurent à travers notre vécu. Il arrive qu'au fil des jours un nouvel éclairage, un nouveau point de vue révèle une facette de la personne et de la relation que nous avons eue avec elle, dont nous n'avions pas conscience jusque-là...

A vous, mes grands-parents : j'ai grandi sous vos ailes protectrices et attentives. C'est grâce à vous que je suis devenue qui je suis. Vous êtes l'emblème de la fidélité et de la constance. Vous m'avez appris la solidité et légué la force nécessaire pour traverser ma vie.

A vous, le professeur-phare de mes années d'étudiante, repère et référence immuable : méthode, écoute, humilité, rigueur et éthique absolues, une Foi exemplaire et inoxydable. Vous êtes le seul au sujet duquel je puisse dire que je n'ai jamais aperçu la moindre faille. À vous mon admiration, ma reconnaissance, ma gratitude.

A toi, à l'irrésistible charme de ton regard, à toi qui pressentais que ta vie serait brève : je t'adorais trop pour pouvoir le croire. La maladie s'est insinuée cruellement dans nos vies : mes bras se sont vidés de toi, fatalement, tellement tôt et depuis si longtemps... mais je t'ai installé dans l'immense domaine de la mémoire qui a élu domicile dans mon cœur, là où tu n'es plus confronté à aucune des frontières, des limites et des obstacles que tu as combattus de toutes tes forces, avec courage et dignité.

A toi, père existant, mais absent et transparent, qui détient le record absolu du plus grand des mystères : réussir à te faire aimer, à ton insu et malgré toi, dans l'invisibilité. J'ai fait de ton image l'icône indemne et intouchable de mon panthéon.

A toi, maman, si belle, indépendante et imprévisible... le temps qui passe m'enseigne à te comprendre... serait-ce parce que je commence à te ressembler ?

A vous autres tou-te-s, qui leur faites cortège silencieux et pourtant souriant, rassurants dans votre manière de traverser ce temps qui n'est plus votre ennemi... je vous remercie pour toutes vos marques d'attention et d'affection, je me souviens de vos visages et de vos exemples.

Tant de liens d'amour déclinés de tant de façons différentes : il me semble que même la séparation de la mort est impuissante et ne les atteint pas ; ils vivent et respirent dans l'espace infini de leur immortalité.

Oh vous, les belles âmes de ma galerie des disparu-e-s : la tapisserie d'amour que vous avez tissée et brodée autour de moi est immuable ; je vous transporte avec moi, comme un trésor précieux, je vous aime pour toujours.

Christiane Antoniades, le 7 janvier 2025

Fumasse !

Ce texte est destiné au « billet d'humeur » de l'Echo de la Veveyse)

Depuis le premier janvier, quand je presse sur la touche RSR 1 de mon autoradio, je n'obtiens qu'un très léger crachotement. J'ai l'impression d'avoir un vrai trou dans mon autoradio à la place de cette touche sur le cadran, comme une fenêtre ouverte sur le vide intersidéral. La diffusion des programmes de la SSR a cessé de se faire en FM. Place au DAB+. La seule solution pour ma voiture âgée de plus de 11 ans : changer tout le bloc autoradio (environ CHF 800.-) ou faire installer par un spécialiste un petit système de captation du signal DAB+ (environ CHF 500.-). Problème : ces dispositifs sont introuvables sur le marché. Avec une utilisation réduite de ma voiture, ces frais me paraissent disproportionnés. Alors MERCI aux petits génies de la technique qui nous imposent un progrès dont nous nous serions bien passés.

J'utilise depuis environ 5 ans un logiciel pour afficher mes aquarelles et les rendre ainsi accessibles à tous. Mais voilà qu'une « mise à jour » de ce logiciel ne me permet plus d'ajouter les dernières aquarelles réalisées. Avec d'autres applications informatiques, je suis de plus en plus confronté à des exigences nouvelles, comme des saisies de mots de passe intempestifs, qui freinent le travail et déconcentrent l'utilisateur. Sous prétexte de renforcer la sécurité, les obstacles se multiplient, et le bon temps de l'utilisation rapide et simple de l'informatique semble bien loin !

Notre parlement fédéral, par un vote du Conseil national de septembre 2024, a décidé de renoncer à financer l'organisation de l'ONU qui vient en aide aux Palestiniens de tout le Proche-Orient depuis 1949 : l'UNRWA, par ailleurs dirigée par un Suisse. Ceci est survenu à la suite d'une motion d'un député Appenzellois d'un parti d'extrême droite. En se retirant ainsi, la Suisse fait le jeu de ceux qui mènent une guerre terriblement destructrice sur le territoire de Gaza. C'est une position totalement injuste, que nous sommes contraints d'accepter, nous forçant à oublier nos besoins de justice pour un peuple qu'un gouvernement de la région s'efforce par tous les moyens d'éliminer, au lieu de vivre ensemble. Une étude récente a montré l'existence d'une campagne de dénigrement de l'UNRWA au profit d'un état belligérant de la région. Cette attitude d'une partie de la droite suisse, qui emboîte bien docilement le pas de cette campagne de dénigrement, me révolte. Ce député Appenzellois aurait pu aller s'intéresser personnellement à la vraie histoire de l'UNRWA avant de provoquer un vote au Conseil national !

Le clown noir qui se dandine sur les estrades à côté de Donald Trump dans ses meetings politiques sera bientôt associé étroitement au pouvoir américain. Ce Sud-africain, par ailleurs homme le plus riche du monde, a grassement

financé la campagne électorale du candidat républicain. Depuis, il se sent le droit de mettre son nez partout et il invective de façon inacceptable des dirigeants européens. La suffisance de cet homme me hérise et me fait craindre le pire pour les mois qui viennent. Je ne supporte pas que par la seule force de son immense fortune et de son empire industriel, il puisse ainsi parader dans les sphères du pouvoir, sans aucune légitimité.

Bien des choses vont de travers dans ce monde, et certaines de ces « choses » m'affectent personnellement, comme je viens de le dire. Je me sens prisonnier de circonstances qui m'échappent totalement et dont je ne sais plus comment me protéger. Alors tout ceci me dérange, m'agace, me rend fou ! Je suis FUMASSE !

Jean-Marc Meyer, le 18 janvier 2025

Lettre de colère

Messieurs les Cadres (hé oui, on en est encore à l'infime minorité féminine au 21ème siècle !) de Swisscom, Sunrise, les Banques...

Pouvez-vous vous imaginer ce que vit régulièrement le citoyen lambda utilisant les services de votre entreprise soit-disant si efficace ?

Louis a regardé la TV le jour précédent et aujourd'hui pourtant, aucune image sur ce même écran ! Confiant, il éteint et rallume l'appareil, on ne connaît jamais tous les mystères de la technique...Rien ! Résigné, il appelle le service technique et, comme d'habitude, après 25 minutes d'attente, ponctuées régulièrement de « veuillez patienter un instant » et « encore un instant », les instants s'enchaînent, Louis bercé par une musique insipide, entend enfin une voix qui lui donne des indications paraissant simples : « enlevez une des prises, attendez 15 secondes, remettez-la » et le tour serait joué ! Louis s'exécute, il lit à l'écran, « une mise à jour est en train de se faire ». Le technicien lui dit que, chez lui, à son bureau maintenant tout est en ordre. En effet, miracle, l'image est réapparue ! Louis, soulagé, lui demande la raison de cette panne et son interlocuteur lui explique, comme à un enfant de 8 ans, que la prochaine fois, oui, il y aurait d'autres possibilités de dérangement ! il n'avait qu'à répéter les mêmes gestes et tout fonctionnerait comme sur des roulettes...Quant à savoir pourquoi ces mises à jour fantômes interrompent la marche de l'appareil et font des citoyens normaux des incompetents, dépendant de la technique, et ceci peu importe leur niveau d'étude et professionnel, la question de ce dérangement reste non élucidée !

Messieurs les Cadres, croyez-vous que nous ne sachions pas passer notre temps plus agréablement qu'à l'écoute de ces musiques et messages débilitants ?

Se retrouver à travers le labyrinthe des mots de passe et des sites bancaires mis constamment à jour dans le dos des clients qui croyaient pouvoir s'en sortir, est devenu le parcours du combattant. Louis a encore dû s'armer de patience. On l'a pris pour « un demeuré technique sénile » et après trois tentatives infructueuses au téléphone et 45 minutes de manipulations informatiques, le technicien lui a asséné sèchement : « Monsieur, je ne peux plus rien pour vous ! Rendez-vous à votre banque ! » La moutarde est montée au nez de Louis qui l'a insulté.

Messieurs les Cadres, ne pouvez-vous pas simplifier la vie de vos contemporains et, au lieu de justifier vos salaires indécents par des discours pompeux, vous mettre à la place des gens normaux qui ne sont ni des imbéciles ni des citoyens de 95 ans ?

La technique devrait être au service de l'homme qui ne devrait pas se sentir écrasé, impuissant devant cette toile d'araignée énorme pouvant étouffer tous les recoins de sa vie.

Arlette Tonossi, le 21 janvier 2025

Oui, la vieillesse, je suis souvent en colère contre toi !

Quand j'étais jeune, belle et alerte, je ne me suis jamais doutée que tu serais si pénible à vivre ! Je devais baigner dans une grande innocence. Les questions et les problèmes liés à la vieillesse ne me venaient pas à l'esprit. Heureusement, juste une fois, ma fille a attiré mon attention à propos de la constitution de mon deuxième pilier. Mon intérêt pour mes vieux jours s'est arrêté là.

Je n'ai rien anticipé et je suis encore stupéfaite par l'ignorance dont j'ai fait preuve. Je m'étais pourtant beaucoup occupée de maman, dans son grand âge, mais je ne projetais aucune préoccupation me concernant. Il faut dire aussi que dans ma vie professionnelle si riche, je travaillais avec des partenaires plutôt jeunes.

Et voilà donc que la retraite arrive. Je fais semblant de l'ignorer. Je remplis alors ma vie d'occupations intéressantes, je cours, j'écris, je pilote un projet. La vieillesse attendra.

Mais voilà, la garce, elle m'a rattrapée ! Et depuis je ne décolère plus. Le bien-être des siestes, du farniente ? Très peu pour moi. Le temps de réaliser de grands et beaux voyages ? Je n'ai plus assez d'argent pour le faire. Faire du sport, marcher ? Une grave opération aux lombaires m'a handicapée et je dois m'appuyer sur mes bâtons de marche pour les longs parcours. Ecrire ma vie ? Je l'ai déjà fait plus jeune. Faire du bénévolat ? Rien de nouveau pour moi, je suis bénévole depuis longtemps. Papoter, bavarder avec mes pairs ? Ce n'est pas ma tasse de thé. Profiter du temps libre ? Oui, mais qu'est-ce que le temps libre m'ennuie ! Je n'ai jamais aimé le temps libre, ni les vacances. Je préfère être très occupée, rejoindre un groupe de travail, entrer dans un nouveau projet. C'est pourquoi la vieillesse ne me convient guère. Je n'y vois aucun avantage. Je dois la subir, l'accepter à contre-cœur. Et je suis en colère.

Mais la colère est mauvaise conseillère. Alors, ma vieillesse, faisons la paix, toi et moi. Allez, je t'ouvre la porte, avant que tu ne la forces !

Denise Martin, le 21 janvier 2025

Le thème du temps regroupe les consignes suivantes:

- « J'ai pas l'temps, j'ai pas l'temps... »
- La nostalgie

Petite chanson moderne : « j'ai pas l'temps, j'ai pas l'temps... »

Dans le passé, j'ai pas eu l' temps, Il m'a fallu travailler, avec un homme ma vie partager, des enfants élever, à la vie de la société participer, des vieux parents m'occuper, puis les petits-enfants garder.

Maintenant je suis retraitée. L'homme a disparu, les vieux parents ont gagné un autre monde, les petits-enfants sont adultes. J'ai pensé que je pourrais à mes plaisirs me consacrer.

Mais Je m'aperçois que je n'ai pas le temps ! Une petite chanson court dans ma tête :

J'ai pas l'temps, j'ai pas l'temps, je dois...

J'ai pas l'temps, je dois me lever,

J'ai pas l'temps, je dois m'habiller,

j'ai pas l'temps, je dois déjeuner,

j'ai pas l'temps , je dois les infos écouter,

j'ai pas l'temps, je dois l'appartement nettoyer,

j'ai pas l'temps, je dois les repas préparer,

j'ai pas l'temps, je dois le linge laver et repasser,

j'ai pas l'temps, je dois les poubelles trier,

j'ai pas l'temps, je dois répondre à mon courrier,

j'ai pas l'temps, je dois huit mille pas marcher, pour ma santé !

Et la liste pourrait s'allonger...

Quand donc cette voix cessera-t-elle de me dire : « Je dois » ? Quand donc pourrai-je inventer des journées sans devoirs ?

Quand aurai-je le temps de m'asseoir sur un banc au soleil, de rencontrer des amis, de peindre quand vient l'inspiration ?

Et surtout quand aurai-je le temps de lire ?

De lire quoi ? « A la recherche du temps perdu », enfin jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au

« Temps retrouvé » !

Danièle Kaufmann, le 4 février 2025

« J'ai pas le temps... J'ai pas le temps » de Georges Haldas

Chris, 48 ans, épouse de Pierre, mère de deux enfants de 15 et 17 ans, vient d'être licenciée. Après 23 ans de bons et loyaux services dans cette entreprise horlogère, elle se retrouve face à elle-même, devant des journées presque vides. Cette expérience si nouvelle pour celle qui courait sans cesse après le temps, la déstabilise et l'effraie.

Pourtant, après deux mois de ce temps « mort », elle décide de prendre le taureau par les cornes et d'analyser sa vie en prenant de la hauteur. Elle réalise peu à peu que cette sempiternelle plainte de « j'ai pas le temps » est une rengaine vide qui justifie la position de victime face à la vie. Oui, elle a mis de côté des désirs de moments de calme pour s'adapter aux contraintes familiales. Oui, elle a fait fi de son profond besoin de pauses nourricières afin de remplir ses nombreuses tâches professionnelles. Oui, elle a forcé son corps à suivre le rythme effréné de ses journées remplies jusqu'aux dernières minutes pour accomplir son devoir de femme du 21^{ème} siècle.

Chris a cru maîtriser le temps, elle se disait que plus tard, à la retraite, elle pourrait donner du temps au temps, déguster chaque jour au lieu de se comporter comme une boulimique du temps. Elle était même fière de cette course contre la montre, elle se félicitait d'être le lièvre plutôt que la tortue. Malgré quelques avertissements de son corps épuisé, elle « avait pris sur elle » et n'avait pas ralenti le rythme. Sa hantise du temps, de remplir ses objectifs à temps, l'avaient structurée. D'ailleurs, tous ses amis n'agissaient-ils pas comme elle ? Des propos, « laisser du temps au temps », « le temps mort correspond aux germinations secrètes » l'avaient toujours agacée. Le culte de l'immédiateté l'avait plus branchée que ces nouveaux leitmotivs des « bobos » : « se rendre disponible à l'inattendu », « être hors du temps », « respecter son rythme personnel »... Chris s'irritait en entendant ces commandements à la mode prônant une attitude différente pour vivre une vie plus équilibrée.

Actuellement, après ce total bouleversement de son existence, Chris choisit de se remettre en question. Elle apprend à ne pas précipiter cette maturation. Progressivement, elle prend conscience qu'elle a « perdu une partie de sa vie à vouloir gagner du temps ». En se convainquant qu'elle n'avait pas de temps, elle a passé à côté de précieuses opportunités. Bien sûr, le temps est irremplaçable mais elle ne va plus se flageller en se condamnant ! Elle est déterminée à aborder la vie autrement, à éliminer les « j'ai pas le temps », à s'ouvrir à ce temps vide du chômage et de l'attente d'un temps inconnu. Elle accepte cette gestation et ose entrer dans la confiance. Une ouverture se présentera et elle se donnera les moyens d'expérimenter son existence autrement. Chris refusera de se soumettre au diktat du « j'ai pas le temps » car désormais, elle

a envie de vivre le plus possible, comme un enfant, dans l'instant présent. Elle veut se libérer des injonctions sociales par rapport au temps et d'aborder le temps comme un potentiel de découvertes.

Chris est ma meilleure amie. Je lui souhaite bonne route pour cette aventure sur les chemins, toujours à explorer, d'un temps à jamais innovant !

Arlette Tonossi, le 4 février 2025

La nostalgie porte la couleur bleue

Le bleu me réchauffe le cœur. Du coup je me retrouve, bien des années en arrière, dans le Sinaï au crépuscule. Une brise légère m'emporte sur les hauteurs et dans les nuages qui se fondent dans un bleu sombre s'effaçant lentement dans la nuit. Quelques lueurs éclaircies par des étoiles étincelantes m'accompagnent dans mon songe. De beaux souvenirs d'antan.

Je me revois chez les souffleurs de verre dans la Vieille Ville d'Hébron. Leur boutique coincée dans une cour abritant deux chaudrons d'où, d'un feu brûlant coule une masse bleue qui, soufflée par la bouche des ouvriers, se transforme en bulles effervescentes puis en des coupes magiques ou en simples verres. Des objets uniques !

Raconter mes voyages, les paysages bleus de mes souvenirs ! C'est comme une fenêtre ouverte sur le monde, un lien avec l'étranger, un trait d'union avec d'autres cultures. Je pense aux artisans potiers de Jérusalem-Est. Les céramiques du Moyen-Orient les plus abouties de la culture islamique mais qui pâtiennent en comparaison avec la porcelaine du fait de leur matériau de l'argile friable, souvent reconstitué à partir de fragments découverts lors des fouilles archéologiques.

L'Esplanade et la Mosquée d'Omar qui trônent sur le rocher de Jérusalem comme un bijou avec sa coupole dorée miroitant ses merveilleuses décorations en faïence du XVI^e siècle d'un bleu immortel volant vers un ciel cristallin sans nuages.

Je rêve encore de la Méditerranée bordant les rives de Gaza, les plages de sable vides à l'époque. Seules les vagues qui claquent imperturbablement le rythme. Notre petit groupe d'humanitaires rêvassant dans le bleu omniprésent du ciel clair et de la mer bleu azur jusqu'à l'infini, se perdant dans l'illusion d'une paix durable et d'une guérison des peuples meurtris souffrant d'innombrables bleus à l'âme.

Nostalgie pure. En ce moment, cette terre vire dans le rouge et dans la noirceur. On n'y peut rien sauf assister avec effroi au gâchis se produisant, jour par jour, par l'homme ! La nostalgie perd toute couleur. Elle prend un goût amer et douloureux, cause une fissure profonde. Peut-être même une petite culpabilité, la mélancolie comme aussi une grande tristesse.

Stéphanie Weber, le 18 février 2025

La nostalgie, le plaisir de prendre de l'âge en évoquant surtout les bons souvenirs

Quelle époque ! Tout va mal. C'est la crise. Comment passer sans trop de dégâts ce cap de désespérance ? Les tarés sont partout, ils veulent tout bouffer, sans partage, tout imposer, sans humanité !

Il faut trouver le moyen de sortir de ce marasme, au moins à titre personnel, ce sera déjà mieux que rien. Où et comment rechercher des instants positifs qui vont, je l'espère, me redonner un peu de cœur au ventre, rallumer une petite flamme de joie dans mon âme et mon esprit en panne de bon sang et de bon sens ?

J'ai la chance de laisser naturellement des images du passé et des souvenirs surgir pour s'emparer de mon cerveau, assis sur la cuvette des W.C., allongé dans mon lit au seuil du sommeil, à m'ennuyer ferme lors d'un exposé sans intérêt, à marcher nonchalamment le long d'un itinéraire très ou trop connu et à plein d'autres moments qui ne demandent pas de concentration particulière. Ce phénomène que l'on nomme nostalgie me permet de retrouver des images et des scènes de moments agréables du monde ou de mon passé qui s'étaient éparpillées ou perdues dans les cellules de ma cervelle. J'ai alors le bonheur de n'accueillir que des images positives, oubliant à bon escient des scènes moins plaisantes voire tristes ou dramatiques.

Le plus souvent, ce sont des souvenirs de l'enfance ou de la jeunesse qui m'émeuvent. Ils m'émeuvent car ils ne m'étaient pas apparus aussi remarquables ou dignes de mémoire au moment où je les vivais. Les gâteries des goûters, les pique-niques au bord des rivières, les tournois de foot, de basket et de hockey, qu'il m'est souvent arrivé d'organiser moi-même, et les maraudages de fruits dans les jardins du quartier, les bisous volés aux filles de la classe, tous ces moments pleins de joie et parfois d'un soupçon d'amertume me donnent le sourire. Les évoquer avec les copains de l'époque illumine mon visage vieilli, bien trop tôt à mon avis. L'évocation de quelques célébrités que j'ai connues en tant que prof de sport en institut privé me confèrent le sentiment d'avoir été quelqu'un de bien. Ce qui tend à me rassurer la moindre !

Des souvenirs et les visages de mes premières amours me chamboulent, que de grands bonheurs puis de petits chagrins vécus, chagrins qui me démontrent ma désinvolture et ma légèreté feinte au moment des adieux. Mais souvent, la suite m'a donné raison, presque toujours, j'allais vers le mieux.

Une image encore, une image de ma vie professionnelle. Peu importe l'année. Bien que je m'en souvienne fort bien. J'étais R.B. d'E.P. Eh oui ! J'avais imaginé, créé et mis sur pied (c'est le cas de le dire), le « Maraithon », marque déposée.

Une course qui proposait aux élèves de battre le record du monde du marathon sous forme de relais. Chaque élève avait à courir sur le Stade des Evaux, la distance qu'il se sentait capable de réaliser à bonne vitesse. Plus de deux cents gamins y ont participé sous le contrôle d'une quinzaine de profs attentifs. Penser à cette journée me fait un plaisir fou. C'est une nostalgie teintée d'un soupçon d'amertume car l'année suivante, la direction m'avait demandé de renoncer.

Je termine par cette citation : « La nostalgie n'est pas une simple émotion, elle est un état d'âme subtil, mêlant les sensations, les images, les pensées, liées à l'évocation de notre passé, où bonheur et malheur se trouvent harmonieusement mêlés, comme dans la vraie vie. »

René Magnenat, le 18 février 2025

Le thème de la nourriture regroupe les consignes suivantes:

- Boire
- Manger

Beuverie au Sahara

Son tour des oasis algériennes se terminait avec la visite de celle de Aïn Sefra. Il ne voulait pas le manquer, ce lieu de triste mémoire où Isabelle Eberhardt était morte noyée en 1904. Mourir noyée au Sahara! Quand même, il fallait le faire. La pauvre fut victime du débordement de l'oued situé en contrebas de sa demeure. Mais lors de son passage, il n'était qu'un mince filet d'eau croupie serpentant dans une vaste cuvette sableuse, caillouteuse, parsemée ça et là de touffes de lauriers roses.

Comme il n'y avait pas grand chose à voir, il en remontra le cours le lendemain matin et, très vite, sans s'en rendre compte, il se retrouva au milieu des dunes. Il décida alors d'aller faire un petit tour dans ce désert si beau si calme sous le soleil encore bon enfant du matin. Oui, il savait bien qu'il était imprudent d'aller se promener seul dans le désert mais il avait confiance en son sens de l'orientation qui ne l'avait jusqu'alors jamais trahi. Le désert incite à la méditation et il médita si bien qu'il se retrouva encerclé par de hautes dunes et dans l'incapacité de savoir où il se trouvait. Qu'à cela ne tienne, il saurait vite se sortir de ce modeste pèlerin pensa-t-il. Mais après une bonne heure de marche, il retomba sur ses propres traces: il avait tourné en rond. Il ressentit alors une légère inquiétude d'autant que, s'il s'était doté d'un bon chapeau et d'excellentes lunettes de soleil, il n'avait rien d'autre qui lui permettait de résister à un soleil devenu franchement cuisant.

Il reprit sa marche après avoir supputé, sur la base d'une observation rigoureuse de la position du soleil, que la direction à prendre était justement tout droit vers celui-ci. Et il marcha et il marcha... Mais point de trace d'Aïn Sefra et des cataractes d'Isabelle Eberhardt dont l'évocation ne provoqua en lui qu'une seule pensée fort peu charitable, celle de boire un bon coup. La fatigue commençait à se faire sentir, la soif s'était installée mais il continua dans la bonne direction générale présumée.

Pour s'occuper l'esprit, il se laissa aller à des pensées rafraîchissantes. La première fut celle d'une dégustation d'un rhum planteur dont il gardait un souvenir ému à l'occasion d'une quinzaine de vacances à la Martinique, puis sans transition de quelques Gin tonic bien frais, agrémentés de la juste quantité de citron vert, dégustés à Bath, puis celle de verres de rosé de Provence engloutis dans le port de Sète, puis des lampées d'Entre Deux-Mers accompagnant un généreux plateau d'huîtres au bord du bassin d'Arcachon. Ah! ces belles pensées lui donnaient du cœur mais, hélas, n'apaisaient aucunement sa soif, à vrai dire bien au contraire.

Il marcha encore, ne comptant plus ses pas: le découragement pointait. Soudain, dans les feux d'un soleil déclinant, en haut d'une dune monumentale, il vit se découper dans le ciel une imposante choppe de bière toute d'or resplendissante, surmontée d'une colossale couronne de mousse plus blanche que neige à laquelle le vent du soir arrachait des lambeaux qui s'envolaient dans l'azur comme ces bulles de savon que les enfants dispersent par beau temps dans le ciel de Genève-Plage. Il eut certes l'intuition qu'il se pouvait qu'il divaguât mais la vision était trop belle pour qu'il ne s'y confiât point. Et le voilà grim pant dare-dare l'ultime raidillon vers la sublime apparition. Vous toutes-tous que le bon sens habite, vous saviez déjà qu'une terrible déconvenue l'attendait au sommet. Et bien pas lui. Il s'y trouve enfin, il ouvre grand les bras, un râle de joie émerge de sa gorge sèche comme du papier de verre. Hélas, trois fois hélas ce n'est que le néant qui tout en haut l'attend. Il s'effondre, il maudit la Nature réalisant enfin qu'il est victime d'un atroce mirage. Vautré sur le sable, il maudit ce désert qu'il vénér ait il n'y a pas si longtemps.

Mais il se ressaisit, que faire? Devra-t-il boire sa propre urine comme le font en tout dernier ressort, il l'a lu quelque part, les infortunés du désert? Non, il n'a pas encore assez soif pour considérer cette option peu ragoutante, d'autant, rationalise-t-il, qu'il n'a pas de récipient permettant les transferts qu'exige une telle manoeuvre. Il décide de repartir. C'est alors que, levant la tête que de désespoir il avait posée sur le sable, il aperçoit en contrebas un étrange assemblage, un modeste trépied surplombant un trou fangeux au-dessus duquel pendouille un seau de toile jaunâtre. Il n'en croit pas ses yeux, c'est d'un puits dont il s'agit! Non, ce n'est pas un mirage, il en est sûr, alors il se redresse et se rue sur cette nouvelle apparition.

Au fond du trou miroite une eau boueuse, il n'en a cure. Il en remonte un seau, tout en se le déversant sur sa tête, il l'avale à grandes lampées. C'est saumâtre, il n'en a cure. C'est plein de sable, ça lui racle la gorge, il n'en a cure. Ça goûte le pourri, il n'en a cure. Il n'a jamais rien bu d'aussi délectable de toute sa vie. Peut-être ce breuvage salvateur a-t-il d'autres vertus insoupçonnées? Sans nul doute, car le voilà reparti en chantant, que dis-je, en hurlant au comble de l'ivresse et du délire les bribes d'une de ces rengaines de guinguettes des bords de Seine qu'affectionnaient les impressionnistes et qu'il accommode alors pour l'occasion:

Boire un petit coup c'est agréable
Boire un petit coup c'est bon
Je n'finirai pas desséché sous le sable
Boire un petit coup c'est agréable
Boire un petit coup c'est bon

Jean-Emile Denis, mars 2025

Les nourritures célestes

André et Pierre se retrouvèrent presque en même temps au Café du Conservatoire. D'emblée, Pierre, le plus jeune des deux, se soulagea auprès d'André. Tu sais, lui annonça-t-il, je vais à un congrès à Kuala Lumpur la semaine prochaine et ça me casse monstrueusement les pieds. Pourquoi donc lui demanda André? Parce que je vais y présenter un papier qui n'intéresse personne lui répondit Pierre et devoir écouter à longueur de journée ceux des autres qui m'intéressent encore moins. Ma seule raison d'y aller, je te l'avoue, c'est de meubler mon rapport d'activités et de garnir mon curriculum vitae. Mais lui dit André, tu peux faire des rencontres fort sympathiques en marge des communications. Laisse-moi te raconter une histoire qui, je l'espère, t'en convaincra. J'écoute lui répondit Pierre, dubitatif mais de bonne volonté envers ce collègue dont il respectait le jugement.

C'était lors d'un congrès à Singapour commença André. Par quel hasard nous nous retrouvâmes à la même table, Tan un collègue chinois de l'Université de Singapour, Antonio, Italien, professeur à la Sapienza à Rome, Norman, Irlandais sui generis, de l'Université McGill à Montréal, Donald, Américain de l'Université du Texas à Austin et moi-même, je ne saurais te le dire mais je garde un excellent souvenir de ce souper qui fut détendu, animé et convivial. Vers la fin du repas, l'un d'entre nous lança la discussion sur le thème de la gastronomie. Elle n'aurait pas mené bien loin s'il ne nous avait défié avec la question suivante: chers collègues, vous qui aimez les plaisirs de la table, dites-moi pour quel type de cuisine vous opteriez au paradis si vous deviez vous en tenir exclusivement à celui-ci pour l'éternité?

Pierre, tu connais le proverbe: tu es ce que tu manges! Eh bien toutes nos réponses en furent la plus pure expression. Pour Tan, il ne faisait aucun doute qu'il ne pourrait envisager de se sustenter pour l'éternité autrement qu'avec de la cuisine chinoise. Il nous en vanta la diversité et insista sur le fait que certaines spécialités comme le hong shao goo, le chien rôti aux herbes, sauraient indubitablement le distraire dans la monotonie de l'extase éternelle. Donald ne jurait que par la food américaine, exclusivement à base de hot dogs, de hamburgers et autre cuisine rapide. Il tenta même de convaincre Tan, sans succès d'ailleurs, que son chien chinois rôti aux herbes ne pouvait en aucun cas concurrencer un authentique chien chaud américain, the greatest! Antonio, quant à lui, misait plutôt sur la prévisibilité. A ce titre, la seule matière première à laquelle il entendait se vouer c'était la pasta. Il exigerait qu'elle lui fût servie chaque jour, mais sous toutes ses formes bien entendu basta! Quand vint mon tour, je m'extasiai assez platement sur la diversité de la gastronomie française, lâchant à l'appui des noms de cuisiniers célèbres de Carême à

Bocuse en passant par Escoffier qui n'émurent personne, surtout pas Donald qui me demanda si certains d'entre eux savaient au moins jouer au golf.

Vint enfin le tour de Norman. Il était resté silencieux, opinant du bonnet, souriant aimablement aux traits d'esprit, fronçant les sourcils lors d'évocations de certaines hardiesses culinaires. Il commença par dodeliner de la tête, les yeux perdus dans l'immensité de cette éternité que nous venions d'évoquer, les mains animées d'un léger tremblement trahissant une indéniable tension intérieure. Nous attendions avec impatience. Mais il hoquetait tout au plus, écarlate, les yeux de plus en plus exorbités. Enfin, proprement incohérent, au summum de la surexcitation, il finit par lâcher un torrent de mots se bousculant au sortir de sa bouche. Tétanisés, nous craignions l'arrêt cardiaque. A la longue nous comprîmes. Pommes de terre, pommes de terre, c'était tout ce qu'il parvenait à bafouiller inlassablement. Pommes de terres! Pour l'éternité, il me faut des pommes de terre! Je veux des pommes de terre, rien que des pommes de terre, je ne peux pas vivre sans pommes de terre! Puis il s'écroula sur sa chaise, terrassé par cette ultime confession.

André regarda Pierre qui ne pipait mot mais qui finit par avouer que, tout compte fait, il préférerait encore écouter des présentations académiques insipides que de se retrouver coincé toute une soirée avec une tablée de parfaits inconnus. Et puis ajouta-t-il, pourquoi traverser la moitié du monde pour de la cuisine asiatique alors que l'on en trouve de l'excellente tout autour d'Uni-mail? André faillit exploser mais réalisa juste à temps que Pierre le taquinait. Ton humour te sauvera de l'enfer des universitaires maudits, lui rétorqua-t-il, de celui où tu devrais écouter une succession infinie de communications indigestes et lire sempiternellement la tienne, toute aussi insipide, sachant de surcroît qu'elle ne serait jamais publiée.

Jean-Emile Denis, mars 2025

Éditeur
Rédaction

Uni3 Université des seniors - Genève
Participants à l'atelier d'écriture d'Uni3 2023-2025 | Geneviève
Rossiaud, Jean-Marc Meyer, Danièle Kaufmann, Jannick
Schwyter, Jean-Emile Denis, Martine Chenou,
Arlette Tonossi, Stéphanie Weber, René Magnenat,
Christiane Antoniadès et Denise Martin

Réalisation graphique

Uni3 Université des seniors – Genève | Marilyn Rebouillat

Impression

Uni3 Université des seniors - Genève, juin 2025

Crédit photographique

© Neiron - canva.com